

LES NOMADES

par Pierre Bonte et Henri Guillaume

« Les nomades »... une identité qui exerce fascination et inquiétude depuis des temps immémoriaux. La liberté de déplacement qu'on leur prête, leur demeure qu'ils transportent ou qu'ils reconstruisent sans cesse le long des routes qu'ils empruntent, leur détachement à l'égard de la terre et des espaces qu'ils parcourent... autant de comportements qui ouvrent de nouveaux horizons aux sédentaires, paysans ou citadins, mais qui dérangent, toujours, et effraient, parfois. Cette altérité, mêlée d'antagonisme, trouve ses racines dans les liens qui unissent les nomades aux milieux naturels qu'ils occupent.

NOMADES ET NOMADISME

Les sociétés nomades sont plurielles mais partagent un type original de rapport à l'espace. Chasseurs-collecteurs, pêcheurs ou pasteurs, les nomades exploitent des aires souvent fort vastes se déplaçant régulièrement à la recherche des ressources qui leur sont nécessaires. Leur habitat lui-même ne peut être fixe, que les déplacements soient imprévisibles ou d'une remarquable régularité, comme chez les pasteurs montagnards qui utilisent les alpages abandonnés par les neiges hivernales. Parfois simple abri éphémère de feuilles, de paille ou de branchages, plus rarement bateau, l'habitat du nomade reste par excellence la tente. Composée de matériaux divers (peaux, poils ou végétaux tissés, feutre, nattes, etc.), la tente est plus ou moins facile à transporter et à installer, de la yourte mongole parfois déplacée sur des chariots jusqu'à la tente légère en nattes des Touaregs ou des Arabes soudanais.

Une idée largement répandue présente les déplacements des nomades comme des errances, des vagabondages sans repères dans l'espace, et uniquement guidés par la quête aléatoire de leurs moyens de subsistance. Or, la mobilité de chaque communauté s'inscrit toujours en réalité dans le cadre d'un territoire dont les moindres détails sont connus de tous ceux qui le partagent et le sillonnent.



Tente vezo.

Un autre trait commun, toujours lié aux rapports avec l'environnement, caractérise les nomades : aucun n'intervient fortement sur la reproduction des ressources naturelles, en particulier végétales. Même les éleveurs, en dépit des parcours de leurs troupeaux ou des feux pastoraux, transforment peu la nature des paysages, comparativement aux agriculteurs.

L'utilisation des animaux, essentielle dans la vie de tout nomade, introduit d'importants facteurs de différenciation entre sociétés. C'est la faune sauvage qu'exploitent les chasseurs et les pêcheurs – à côté des ressources végétales qu'ils collectent –, et ce sont les migrations de cette faune qui déterminent souvent celles des hommes. Il y a vingt mille ans, les chasseurs magdaléniens installaient leurs campements saisonniers sur le site de Pincevent, non loin de Paris, à proximité d'un gué qu'empruntaient à certaines périodes les troupeaux de rennes. Les Indiens d'Amérique du Nord suivaient les troupeaux de bisons et de caribous. Les expéditions forestières des Pygmées ou des Indiens d'Amazonie leur permettent encore aujourd'hui d'atteindre le gi-

bier, vite raréfié autour des campements. Les nomades de la mer, Moken et Vezo, se déplacent saisonnièrement pour exploiter les fonds marins ; plus près de nous, ne pourrait-on être tenté de rapprocher de ces activités les mouvements des flottilles de pêcheurs de morue en mer d'Islande ?

Chez les pasteurs nomades, le rapport au monde animal prend une autre dimension avec la domestication de certaines espèces herbivores vivant en troupeaux : chevaux, chameaux, bovins, rennes, lamas, ovins et caprins. L'homme agit sur la nature par l'intermédiaire de ces animaux et peut ainsi s'adapter à des milieux particulièrement hostiles, les déserts ou les steppes arides, lorsque bien sûr lui est assuré l'accès à l'eau. Cette maîtrise du milieu naturel par l'intermédiaire de l'animal domestiqué, souvent source d'autres pouvoirs, fait du pasteur – mongol, bédouin ou touareg – le nomade par excellence, créateur de grandes civilisations.

Ainsi, si la diversité des modes de vie et des milieux naturels qu'ils exploitent ne permet pas de considérer les nomades comme un ensemble uniforme, les rapports qu'ils entretiennent avec ces milieux présentent néanmoins certains aspects comparables. À l'extrême mobilité et à l'emprise limitée sur les paysages vient s'ajouter un autre trait commun : les sociétés nomades sont les seules à mettre en valeur des environnements restés étrangers aux bouleversements de la « révolution néolithique » agricole. Pasteurs nomades et chasseurs-collecteurs savent exploiter des immensités arides, semi-arides et forestières, chaudes ou froides, où l'agriculture est impossible. Quant aux pêcheurs, il est évident que la nature du milieu marin et le faible développement de la pisciculture ne leur permettaient guère d'autres types d'activité. Aujourd'hui où l'homme intensifie partout sa présence, cette aptitude à exploiter des milieux difficiles accentue un dernier trait que partagent les sociétés nomades. Elles ont été progressivement refoulées dans des environnements limites dont elles contribuent à pré-

server les architectures fragiles : déserts africains, asiatiques ou océaniques, toundras subarctiques, forêts équatoriales ou encore étendues maritimes. Face aux menaces qui pèsent désormais sur ces milieux, la présence nomade, fût-elle le résultat d'un déclin ou d'une marginalisation, témoigne des rapports diversifiés, complexes et parfois étonnamment efficaces que l'homme est capable d'établir avec son environnement, tout en assurant sa conservation.

À ces ressemblances dans la manière de gérer les milieux naturels correspondent certains principes d'organisation sociale propres à l'ensemble des sociétés nomades. La dépendance de l'homme vis-à-vis de cycles naturels, comme les variations climatiques saisonnières, le renouvellement de la végétation ou les migrations animales, entraîne des cycles de dispersion et de regroupement des communautés que l'on retrouve partout. Marcel Mauss, figure fondatrice de l'ethnologie française, a montré comment la « morphologie sociale » des Esquimaux obéit aux contraintes de dispersion et de concentration imposées par l'exploitation saisonnière des ressources maritimes, phoques, baleines... et terrestres. Les Touaregs, dispersés en saison sèche où chaque famille négocie le difficile accès à l'eau et aux pâturages, se rassemblent en campements de plusieurs centaines de tentes pour la « cure salée », quand les pluies sont abondantes et que les animaux consomment le sel nécessaire à leur équilibre physiologique.

L'adaptation des hommes aux ressources disponibles n'est pas seulement saisonnière. Elle repose sur un perpétuel ajustement entre les moyens humains et techniques, l'état des ressources naturelles et la satisfaction des besoins des communautés. Cela n'est possible que grâce à une grande souplesse dans l'organisation sociale. La mobilité dans l'espace se double d'une étonnante flexibilité au sein des groupes sociaux. Hommes et femmes ont l'habitude de circuler entre les familles, de s'éloigner pour rendre visite à des parents et contribuer à leurs activités. De mois en mois, la physionomie d'un campement nomade n'est jamais la même.

Ces mouvements dans la composition des groupes sont aussi le signe d'un autre fondement de la vie sociale : la coopération, dont le premier niveau est la complémentarité

entre la femme et l'homme, et la division sexuelle du travail, qui jouent un rôle majeur chez les nomades. L'exploitation des milieux naturels est collective. Aucun éleveur, pas plus qu'un chasseur ou un pêcheur, ne peut s'approprier individuellement les ressources naturelles, qui sont gérées dans le cadre de pratiques de coopération et d'accès partagé.

Le Coran, texte sacré élaboré dans le contexte d'une société d'éleveurs nomades bédouins, note ainsi que Dieu a créé pour l'homme les montagnes, les mers et fleuves, ainsi que l'herbe que porte le sol, et que leur utilisation ne peut être réservée à des individus ou à des groupes particuliers; telle est la règle que continuent à respecter la plupart des nomades musulmans.

NOMADES ET SÉDENTAIRES

C'est aussi par opposition au sédentaire qu'est identifié le nomade et, qui plus est, c'est souvent le premier qui fournit la définition du second! Les préjugés à l'égard des nomades, que l'on retrouve dans nos propres sociétés à l'encontre des Romanichels, Gitans, Tsiganes ou autres « gens du voyage », ont leurs racines dans cette fascination et cette répulsion qu'inspire simultanément au sé-

dentaire le nomade, libre de ses mouvements mais aussi hors-la-loi, pillard, imprévoyant.

Il s'agit bien d'un conflit de valeurs qui renvoie à des visions du monde, des imaginaires et des idéologies aux différences remarquables. André Leroi-Gourhan, l'un des maîtres de l'ethnologie et de la préhistoire, opposait ainsi les représentations « concentriques » de l'espace par le sédentaire à celles « rayonnantes » du nomade. Au monde du premier, conçu comme s'organisant du plus proche au plus lointain, s'oppose le monde du second organisé selon des parcours, des points de confluence et de dispersion. Ces représentations et modes de pensée divergents façonnent souvent les mythologies et influencent la vie intellectuelle et matérielle : le nomade, lorsqu'il est en contact régulier avec le sédentaire, lui apporte idées, informations lointaines et produits. Caravanier, colporteur, servant de lien, ouvrant sur des mondes éloignés et exotiques, il attire et il est craint.

Préjugés certes, mais qui n'impliquent *a priori* aucune idée de hiérarchie. Ce n'est que récemment que l'image du nomade s'est aussi définitivement confondue avec celle d'un cer-



Campement bédouin.

tain archaïsme, du sauvage vivant des produits naturels de la chasse ou de la pêche, ou du barbare parcourant le monde, ennemi de toute civilisation. L'histoire occidentale a fixé ces représentations : Attila, Gengis Khan ou les Arabes bédouins déferlant sous la bannière de l'islam.

Cette vision hiérarchique s'est organisée dans un contexte de reflux historique du mode de vie nomade, amorcé il y a quelques siècles avec la colonisation occidentale du monde. Les siècles antérieurs avaient pourtant connu de grandes civilisations nomades qui ont contribué à une première internationalisation des échanges : les Mongols sur la route de la soie entre la Chine et le Proche-Orient, les Berbères sahariens almoravides sur la route de l'or africain vers l'Europe. Mais surtout les rapports historiques entre nomades et sédentaires apparaissent bien plus complexes qu'on ne les a considérés.

Si les sociétés de chasseurs-collecteurs et de pêcheurs ont représenté effectivement jusqu'au néolithique le substrat préhistorique de l'humanité, elles ont aussi conduit à des évolutions remarquables : les capacités de stockage de certains produits de la chasse ou de la pêche ont favorisé l'essor de brillantes cultures indiennes sur la côte occidentale de l'Amérique du Nord ; la collecte des céréales sauvages a permis la sédentarisation de certains peuples du Croissant fertile et a joué un rôle majeur dans l'apparition de l'agriculture. La maîtrise de la domestication animale est plus symbolique encore de cette remise en question de points de vue établis. Il semble bien que, dans la majorité des cas, il ait fallu en réalité que l'animal soit domestiqué dans un contexte sédentaire pour que puissent se constituer les sociétés de pasteurs nomades. Aux frontières de la Chine des Han, les Mongols vivent de la chasse avant que le cheval, domestiqué en Chine, ne soit introduit chez eux et ne favorise leur transformation en pasteurs. Des siècles plus tard, ils envahissent la Chine et établissent leur système dynastique sur les sédentaires. Le cas n'est pas isolé. Deux millénaires avant notre ère, des dynasties nomades prennent régulièrement le pouvoir dans la cité de Mari sur le Haut-Euphrate ; d'autres, libyennes, apparaissent tout aussi régulièrement dans les listes des pharaons en Égypte. Ainsi, à travers l'histoire, les relations entre nomades et sédentaires ont été faites

de complémentarités économiques et de symbioses sociales et politiques marquées par la domination des uns ou des autres.

NOMADES AUJOURD'HUI

Les temps que nous vivons ne se révèlent pas favorables aux nomades. Le premier constat est celui de la régression et de l'acculturation. Quelques dizaines de millions de nomades, encore le chiffre diminue-t-il chaque jour, ne sont rien à l'échelle actuelle de la population mondiale. Les territoires qu'ils occupent continuent de rétrécir comme peau de chagrin, marginalisant de surcroît les nomades dans les milieux les plus inhospitaliers, les enfermant dans des réserves arbitrairement tracées ou les condamnant à la sédentarisation.

Le second constat est celui des crises écologiques. Dans un monde où l'exploitation de la nature se fait chaque jour plus intensive, mais aussi plus destructrice, les milieux parcourus encore par les nomades, milieux fragiles, tels que les déserts et steppes, mais aussi vitaux, comme les forêts équatoriales ou les étendues maritimes, sont frappés de crises écologiques majeures dont les effets apparaissent avec toujours plus d'évidence. Regards croisés de l'artiste photographe et des scientifiques se veulent ici témoignage sur un monde que l'homme savait utiliser en se situant à l'échelle de la nature.

LES PASTEURS

Le pasteur se déplaçant avec ses troupeaux représente la figure même du nomade dans nos sociétés, alimentée d'images bibliques et de réminiscences historiques. Le pastoralisme est aussi le plus répandu des modes de vie nomade.

DES SOCIÉTÉS ARCHAÏQUES ?

S'il est vraisemblable qu'aient pu apparaître, autour de la Méditerranée, des sociétés qui ont pratiqué l'élevage nomade d'ovins et de caprins dès la domestication des plantes et des animaux il y a près de 10 millénaires, l'émergence des grandes civilisations pastorales et nomades suppose un degré de développement de la domestication animale et des échanges qui ne se manifeste que tardi-

vement. Ces civilisations datent presque toutes de l'ère chrétienne.

La pauvreté de la culture matérielle des éleveurs nomades, symbolisée par les quelques nattes ou tapis, sacs de cuir et autres meublant la tente, est parfois invoquée pour démontrer leur archaïsme. À côté de ce dépouillement imposé par les déplacements et l'habitat mobile, les techniques sont par contre souvent très sophistiquées : soins vétérinaires, creusement des puits et des aménagements hydrauliques, techniques de monte, harnachement ou encore armement. L'exploitation de milieux difficiles rend également nécessaire le développement de savoirs naturalistes raffinés concernant les ressources végétales, l'orientation dans l'espace ou la recherche de l'eau.

Loin d'être considéré comme un signe de pauvreté, la vraie richesse résidant de toute façon dans les troupeaux possédés, le dépouillement de la culture matérielle est pleinement assumé. Le nomade enrichi, Bédouin ou Maure, éprouvera d'ailleurs une irrésistible nostalgie pour l'ascétisme de la vie dans le désert, qui l'amènera à planter la tente quelques mois par an à proximité des villes qu'il a rejointes, voire dans le jardin de sa villa !

Un dernier trait d'« archaïsme » qu'il faut encore considérablement nuancer concerne le prétendu caractère « prédateur » du pastoralisme, aussi bien des troupeaux que des hommes. Le bétail se déplaçant « librement » est souvent accusé à tort de dégrader la végétation ; hors de situations de crise, comme les sécheresses, cette dégradation est loin d'être la règle : le développement citadin de l'usage du charbon de bois au Sahel a bien plus largement contribué à la destruction de ses ressources arbustives. Reste l'image du pasteur nomade lui-même, comme prédateur, guerrier pillard et destructeur des civilisations. Certes les cavaleries nomades furent des forces militaires et les vols de bétail ou les razzias sont souvent dans ces sociétés une sorte de « sport » national et de rituel initiatique pour les jeunes. Mais cette image s'alimente autant de faits historiques réels – la destruction par les Mongols de grands systèmes hydrauliques dans les régions de Boukhara et de Samarcande – que de stéréotypes inventés par les sédentaires capables en ce domaine de tout autant de barbarie : Attila était le mercenaire d'un Empire romain en pleine décomposition. L'œuvre civilisatrice

d'un Gengis Khan, ou des princes almora-vides au Maroc et en Espagne, est aussi incontestable.

DOMESTICATION ANIMALE ET RESSOURCES NATURELLES

Comment caractériser le pastoralisme nomade ? Deux points retiennent l'attention qui, rapprochés, brossent l'image d'ensemble d'une sorte de « mode de production » pastoral. Le pastoralisme nomade est fondé tout d'abord sur l'exploitation par l'homme d'animaux herbivores rassemblés en troupeaux. Il s'agit, techniquement, d'un contrôle par l'homme de certains comportements grégaires ataviques. Les espèces concernées se caractérisent par des comportements de regroupement qu'utilise l'homme en contribuant à pourvoir à leurs besoins (eau, sel) et en utilisant parfois d'autres auxiliaires animaux, le chien en particulier. Les comportements de dispersion, sous la menace ou lors du rut, de certains cervidés se sont révélés impropres à ce type de domestication, malgré des tentatives historiquement attestées.

L'éleveur nomade vit de son troupeau, qui constitue souvent sa seule richesse et qui lui fournit des produits diversifiés : viande prélevée sur l'animal mort, comme dans le cas de la chasse, lait, poils et laines, peaux, excréments combustibles, etc. Deux modes d'exploitation se dessinent, qui ont des implications différentes selon qu'il s'agisse de mettre à mort l'animal pour prélever la viande, la peau et d'autres produits, ou que l'on utilise le lait ou d'autres produits de l'animal vivant ; il en résulte des rapports différents de l'homme avec l'animal, qui contribuent à donner des colorations différentes aux sociétés nomades.

Il est en fait rare que l'exploitation de l'animal se fasse exclusivement, ni même prioritairement pour la viande. C'est le cas pourtant de certains éleveurs de rennes sibériens (Évènes) dont les troupeaux, qui se mélangent parfois avec des troupeaux sauvages, sont régulièrement ponctionnés par des abattages importants.

À l'inverse, la plupart des éleveurs de bovins africains, tels que les Peuls en Afrique de l'Ouest, ou les Barabaig en Afrique de l'Est, utilisent presque exclusivement le lait, parfois du sang prélevé sur l'animal vivant, et répugnent à tuer un animal pour la consommation humaine. L'abattage d'un ani-



Cavalier mongol.

mal est d'ailleurs interdit pour satisfaire les seuls besoins des hommes et n'intervient qu'à des fins rituelles.

Dans l'un et l'autre cas cependant, l'animal relève du même ordre biologique que l'homme et répond à des cycles de croissance identiques. L'agriculteur ponctionne les récoltes végétales, annuelles (céréales) ou non (tubercules), par son travail incessant, dicté par les capacités de stockage des produits récoltés. L'éleveur « élève » un animal qui se renouvelle, naît, croît et meurt, d'une manière formellement identique à la population humaine : la croissance parallèle des familles humaines et des troupeaux domestiqués trouve là sa justification ultime. Il s'agit aussi d'un domaine lourd de significations et de représentations, où se dessinent différemment, selon les modes d'exploitation de l'animal, les rapports entre l'homme et celui-ci. Par l'intermédiaire des troupeaux, qui sont la propriété d'un individu ou de la famille, les pasteurs nomades exploitent des ressources naturelles, végétales surtout, qui, du fait de leur dispersion sur de vastes espaces et de leur irrégularité saisonnière ou annuelle, ne peuvent qu'être la propriété de la collectivité.

Nombre de sociétés pastorales étant ins-

tallées dans des milieux arides ou semi-arides, l'accès à l'eau représente souvent un facteur décisif pour permettre aux troupeaux de parcourir des pâturages qui ne seraient pas utilisables sans intervention humaine. Les tâches d'abreuvoir représentent la plupart du temps les activités les plus pénibles et les plus longues : dans les sociétés sahariennes et sahéniennes par exemple, il n'est pas rare que les puits traditionnels atteignent la profondeur de cent mètres et, malgré l'utilisation de l'exhaure animale, ils fonctionnent souvent jour et nuit en saison sèche quand les besoins d'abreuvoir sont les plus importants.

Pas plus que les pâturages, les puits ne sont généralement possédés individuellement mais gérés au niveau des tribus, des fractions ou de tout autre groupe communautaire, ce qui n'est pas exclusif des droits d'usage plus réguliers de ceux qui les exploitent habituellement. En cas de menace sur ces pâturages et ces puits, la tribu ou la fraction se soudera pour résister aux agressions. Arrive une sécheresse ou toute autre catastrophe naturelle cependant, des alliances seront alors nouées pour s'installer provisoirement sur des pâturages extérieurs. En effet, souvent ces droits ne sont pas exclusifs. Il n'est pas rare, chez les éleveurs sahéniens par exemple, Maures ou Touaregs, que les pâturages d'hi-

vernage (saison des pluies) des bovins, dont ils se retirent en saison sèche pour transhummer plus au sud, deviennent les pâturages de saison sèche d'autres tribus chamelières qui, durant les pluies, peuvent remonter plus au nord dans le désert.

Il n'est pas même nécessaire que les éleveurs soient collectivement propriétaires de ces pâturages. En Afrique occidentale par exemple, les éleveurs peuls négocient avec les agriculteurs sédentaires des contrats de service qui leur permettent d'exploiter la paille après la récolte contre la fumure des champs.

Parmi les autres ressources naturelles indispensables au bétail, la principale est le sel, dont l'absorption régulière est nécessaire aux animaux herbivores, sauvages ou domestiques; l'utilisation du sel peut d'ailleurs être un facteur de domestication. L'intervention humaine se révèle décisive, car elle permet de disposer d'autres sources que les plantes chargées en sel : les eaux salines ou les terres salées immédiatement accessibles (*l'amersal* dans la société maure), ou encore le sel minéral, dont l'extraction a joué un rôle considérable dans l'organisation commerciale des sociétés sahariennes.

Les grandes salines sahariennes, Idjil en Mauritanie, Taoudenni au Mali, Bilma au Niger, sont exploitées depuis des siècles et suscitaient l'organisation de caravanes annuelles pouvant comprendre plusieurs milliers, voire plusieurs dizaines de milliers de chameaux.

CONTRAINTES ÉCOLOGIQUES OU CHOIX SOCIAUX ?

La dépendance dans laquelle se trouvent les éleveurs nomades à l'égard des conditions de renouvellement d'un certain nombre de ressources naturelles, et au premier chef des ressources végétales, laisse souvent penser que la constitution de ces sociétés obéit à un strict déterminisme écologique. Cette thèse appelle quelques nuances.

Ainsi la distinction entre transhumance et nomadisme, sur laquelle se basent parfois les typologies géographiques du nomadisme, n'apparaît-elle que partiellement fondée sur des conditions écologiques. Contrairement au nomadisme qui implique une mobilité constante, la transhumance se traduit par des déplacements réguliers de tout ou partie de la société, à la suite des troupeaux, sur des pâturages saisonniers.

Les cas les plus remarquables de transhumance concernent les sociétés de pasteurs montagnards qui utilisent des alpages estivaux. Certains de ces éleveurs montagnards ont un habitat fixe et ne déplacent que les troupeaux sous la conduite de bergers : c'est la situation que l'on observe chez la plupart des éleveurs transhumants du sud de l'Europe. Dans des conditions comparables, d'autres sociétés, en Turquie ou en Iran (Bakhtyari), nomadisent toute l'année entre les deux extrémités de la route de transhumance. Les nomades maures, qui se sont fixés depuis quelques décennies sous l'effet de la sécheresse, sont devenus de leur côté des sédentaires pratiquant la transhumance; des exemples identiques se retrouvent dans de nombreuses sociétés bédouines du Proche-Orient. Bref, c'est beaucoup plus l'ensemble des conditions économiques et sociales qui déterminent la vie des pasteurs, en particulier le choix du nomadisme ou de la transhumance, que les seules conditions écologiques. Il n'en reste pas moins que les sociétés pastorales sont associées, selon une forte corrélation, aux milieux arides ou semi-arides. Il faut d'abord tenir compte du fait que beaucoup d'entre elles se sont déplacées ou ont été refoulées en d'autres milieux que ceux dans lesquelles elles se sont initialement constituées. La corrélation est en quelque sorte négative : le pastoralisme nomade s'est développé là où l'agriculture sédentaire n'était pas possible; la poussée démographique et agricole depuis quelques décennies a accentué le phénomène.

D'autres conditions historiques peuvent produire des faits allant à l'encontre de l'idée d'une relation exclusive entre nomadisme et aridité. En Afrique de l'Est, les éleveurs masaï ou barabaïg occupent des régions où la hauteur des précipitations permettrait le développement de l'agriculture. La valeur culturelle et sociale attribuée au bétail et des systèmes régionaux de spécialisation des productions (élevage-chasse-agriculture) expliquent cette situation, que l'on retrouve à une échelle plus complexe encore dans l'Afrique des Grands Lacs : des aristocraties pastorales (Tutsi, Hima) dominaient des formations politiques (Ruanda, Burundi, Ankole) au sein desquelles d'autres groupes vivaient exclusivement de l'agriculture (Hutu) ou de la chasse (Twa).

La spécialisation pastorale de certaines sociétés n'est donc pas un phénomène simple que l'on puisse réduire à une exclusive détermination écologique. Lorsqu'ils ont conquis une partie de l'Asie, les Mongols ont détruit certaines civilisations sédentaires et agricoles pour constituer des zones de pâturage nécessaires à la remonte de leur cavalerie. Les Peuls du Macina, dans le delta intérieur du fleuve Niger (Mali), ont préservé dans le cadre de leur hégémonie politique locale et dans celui d'un véritable code juridique, la *Dina*, les zones de pâturage aquatique, en particulier (bourgoutières), que convoitaient les riziculteurs.

STEPPE, DÉSERTS, MONTAGNES : MILIEUX ET SOCIÉTÉS

Le déterminisme écologique s'exerce à une échelle plus générale de manière suffisamment active pour qu'on puisse fonder sur ses effets une classification des sociétés pastorales nomades.

Parmi les plus anciennes peut-être, citons d'abord les sociétés de pasteurs nomades des steppes froides, asiatiques, dont les Mongols représentent le meilleur exemple. Deux facteurs se conjuguent ici pour déterminer la nature des activités pastorales : une saison froide continentale et un certain degré d'aridité. L'élevage repose chez les Mongols sur les chevaux et sur les ovins; les déplacements restaient relativement limités et l'habitat nomade, la yourte de feutre, ne présentait pas un haut degré de mobilité. Des structures claniques, l'« os » exogame, donnaient une certaine flexibilité à l'organisation sociale, favorisant la souplesse des regroupements locaux en campements, tout en permettant de larges rassemblements humains et une certaine différenciation sociale, entre « os » nobles et « os » du commun. Cette organisation a permis de mobiliser, au sein des « hordes » menées par des chefs prestigieux, des populations nombreuses en vue des conquêtes territoriales qui ont marqué l'histoire mongole.

Un autre ensemble important est constitué par les sociétés de pasteurs nomades des steppes chaudes, que l'on pourrait aussi qualifier, sous une étiquette historique, de sociétés bédouines. De l'océan Atlantique au Proche-Orient, une série de populations pastorales, dont l'unification s'est accentuée avec la diffusion de l'islam, présente des traits communs. L'élevage repose sur les dromadaires,



Femmes barabaig au puits.

remplacés par des bovins dans les zones moins sèches du Sahel par exemple, et sur les ovins et les caprins. L'agriculture – sous pluie ou d'oasis – est cependant loin d'être marginale. Nous sommes dans le monde des tribus, groupes liés par une idéologie commune, en ligne paternelle chez les Bédouins, maternelle chez les Touaregs ou les Béja du Soudan, et fortement endogames. L'appartenance à ces tribus conditionne l'accès à l'eau et aux pâturages, ainsi que la sécurité des troupeaux. Ces tribus sont de taille extrêmement variable, quelques centaines à quelques dizaines de milliers de personnes, et plus ou moins hiérarchisées; fortement égalitaires dans la majorité des cas, elles peuvent se prêter aussi à une forte stratification sociale et à l'émergence de formations politiques du type des émirats du Sahara occidental ou de la péninsule arabique.

Au sein du continent africain, au sud des zones arides, les sociétés de pasteurs nomades des savanes constituent un troisième ensemble caractéristique. Des ressources végétales et hydrauliques plus denses ont permis ici le développement de l'élevage des bovins, souvent de manière exclusive. Ces éleveurs de bovins africains, Peuls d'Afrique occidentale, Barabaig, Masāi et autres Nuer d'Afrique orientale, Hottentots d'Afrique du Sud, ont

développé des formes variées de spécialisation pastorale, étroitement liées à la pratique de l'agriculture, soit au sein de la société dans le cadre d'une division sexuelle ou hiérarchisée des productions, soit sous forme d'échanges avec des sociétés voisines agricoles. Les modèles d'organisation sociale sont aussi relativement diversifiés : groupes de transhumance peuls s'adaptant à la mobilité qu'impose la recherche constante de nouveaux pâturages, organisation lignagère et segmentaire des Nuer, systèmes de classes d'âge d'Afrique de l'Est et du Sud, etc.; en s'imposant à des populations agricoles, ces pasteurs africains ont parfois créé des États, tels ceux issus des jihad musulmanes peules au XIX^e siècle, ou les « royaumes sacrés » d'Afrique centrale.

Un autre ensemble, cette fois sans unité géographique, est constitué des sociétés de pasteurs nomades montagnards. Elles sont particulièrement représentées dans les aires méditerranéenne et moyen-orientale. Il s'agit là de sociétés qui pratiquent surtout l'élevage du petit bétail (ovins et caprins) et une transhumance annuelle vers les pâturages d'altitude. Ce sont souvent des éleveurs sédentarisés une partie de l'année et pratiquant aussi agriculture et arboriculture : les Berbères

d'Afrique du Nord en représentent l'exercice traditionnel. Au Moyen-Orient, l'organisation tribale et le mode de vie nomade des populations bédouines se sont imposés dans les vastes tribus montagnardes iraniennes, tels les Bakhtyari, ou encore chez les Kurdes et les Turcs. Au Tibet et sur les hauts plateaux d'Asie centrale, des groupes d'éleveurs se sont spécialisés dans l'élevage du yak, des formes hybrides bos-yak leur permettant de combiner élevage et agriculture dans les vallées; une gamme de populations plus ou moins spécialisées dans l'élevage s'étage ainsi selon l'altitude. Cette spécialisation « verticale » se retrouve chez les pasteurs andins de la *puña*, hauts plateaux où est élevé le lama, grâce en particulier à de vastes aménagements hydrauliques qui canalisent les eaux de ruissellement pour produire du pâturage vert.

Un dernier ensemble est constitué des sociétés de pasteurs nomades subarctiques, éleveurs de rennes, illustrées ici par l'exemple sibérien des Évènes. Cet ensemble est peu homogène du point de vue des formes d'élevage. Le faible niveau de domestication du renne entraîne dans certains cas un élevage organisé autour du rassemblement de grands troupeaux pour l'abattage et la viande. L'emprunt de techniques aux sociétés voisines des



Animal domestique-animal familier (Barabaig).

steppes a favorisé ailleurs une exploitation plus intensive pour le lait et l'introduction de techniques de monte et d'attelage.

LE BÉTAIL : DU SACRIFICE AU CAPITAL

Il est un point commun immédiat à cet ensemble de populations pastorales et nomades : elles sont toutes organisées autour de la possession et de la reproduction d'animaux domestiques, et ces animaux présentent une valeur particulière qui colore de nombreux aspects de la vie sociale. Cette valeur se retrouve dans des sociétés sédentaires et agricoles qui pratiquent l'élevage.

Comment se traduit concrètement dans la société cette fonction du bétail ? Nous avons déjà relevé que les travaux pastoraux s'inscrivaient au cœur de la division sociale du travail et que troupeaux et familles suivaient des cycles parallèles de reproduction dans le temps. Plus généralement, la circulation du bétail intervient à tout moment pour accompagner, et aux yeux des intéressés souvent déterminer, la circulation des hommes et des femmes au sein des groupes d'appartenance. Ainsi le mariage est scellé par la circulation d'un nombre plus ou moins important de têtes de bétail, plusieurs dizaines de bovins chez les Nuer par exemple, un nombre élevé de chameaux chez les Touaregs ou les Maures.

Les principaux événements de la vie sociale sont marqués de même par la circulation de têtes de bétail. Les « prêts de bétail », que l'on retrouve dans des sociétés pastorales aussi diverses que les Maures chameeliers sahariens ou les éleveurs de bovins d'Afrique de l'Est, permettent d'établir en toutes circonstances de nouvelles relations sociales : donner ou prêter du bétail à un autre individu ouvre une relation de réciprocité plus ou moins différée, plus ou moins hiérarchique. Chez les Dassanetch, groupe pastoral du sud de l'Éthiopie installé dans la vallée de l'Omno – célèbre pour la découverte que l'on y a fait des premiers homo –, à travers une série de rituels qui suivent la promotion des individus au sein d'un système de classes d'âge, chacun d'entre eux établit progressivement un réseau de « partenaires de bétail » qu'il peut mobiliser pour l'accomplissement de ces rituels, se marier, exercer une fonction d'autorité au sein de la société. Autorité cependant qui ne peut être ici pérennisée ou transmise, sous peine d'être frappé de forgoginte, d'ostracisme, et de perdre les positions patiemment acquises. Celles-ci d'ailleurs déclinent avec l'âge : les « aînés » redistribuent progressivement leurs troupeaux et se consacrent aux activités rituelles effectuées au bénéfice de la communauté.

Un réseau serré de relations établies à travers la circulation du bétail constitue ainsi la trame de la vie sociale. Cette trame est d'autant plus solide aux yeux des éleveurs que le bétail possède une valeur hautement symbolique. Dans les mythes d'origine des éleveurs africains, ce n'est pas la société qui produit du bétail mais bien plutôt le bétail qui produit la société. Les mythes expliquent comment le bétail a été donné surnaturellement aux hommes et comment sa répartition entre les hommes et les femmes, les éleveurs et les agriculteurs, légitime l'ordre social et les hiérarchies qui en découlent.

Dès lors la valeur du bétail, ainsi que son bon usage, réside moins dans ses fonctions matérielles que dans sa réalisation symbolique. Dans les sociétés est-africaines, les hommes ne peuvent tuer les animaux domestiques pour la satisfaction de besoins humains, mais exclusivement à des fins sacrificielles qui réservent la part divine, sans pour autant que les viandes échappent à la consommation humaine. Le bétail a été donné aux hommes par les puissances surnaturelles dans cette intention. Le thème du sacrifice comme seule forme possible d'abattage se retrouve dans les sociétés méditerranéennes anciennes, de tradition indo-européenne, ou dans le cadre des monothéismes d'inspiration sémitique, juif ou musulman : l'animal ne peut être consommé qu'après un sacrifice qui définit la part réservée au divin (le sang chez les musulmans, les os et la graisse chez les Grecs) et la part consommée par les hommes. L'animal, à travers le sacrifice, est un moyen privilégié de communication avec le sacré.

ÉGALITÉ ET HIÉRARCHIES

Le bétail apparaît donc comme une valeur partagée par l'ensemble des éleveurs. Les sociétés d'éleveurs nomades sont-elles pour autant des sociétés égalitaires, ou tendanciellement égalitaires, trait qu'on leur a parfois attribué, et là encore parfois à l'appui de leur « archaïsme » ?

En fait, les mécanismes mêmes de la production pastorale aboutissent à ce que le bétail soit inégalement réparti entre les individus et les familles au sein de ces sociétés. À cela des conditions purement démographiques : la quantité de travail disponible au sein de la famille, même si peuvent s'opérer des regroupements pour la garde ou l'abreuvoir,

est variable, ainsi que le nombre de têtes qui peuvent être entretenues. Chaque éleveur se trouve par ailleurs engagé dans des stratégies de maximisation des troupeaux disponibles qui expliquent, lorsque les conditions sont favorables et lorsque ne s'est pas développée une production commerciale, que l'on observe l'existence de grands troupeaux, dont la croissance va au-delà de la satisfaction des besoins familiaux.

On a parfois parlé à ce propos d'« irrationalité » économique, voire de boomanie ou de booolâtrie. Quel que soit l'attachement de l'éleveur à son troupeau, dont il identifie chaque individu par son pedigree, par sa couleur ou par d'autres traits, la réalité est plus simple : disposer de grands troupeaux est considéré comme une réserve en cas de sécheresse ou d'autres calamités ; on préserve en outre les animaux âgés, qui ont plus de chance d'être immunisés, et qui permettront la reconstitution du troupeau en cas d'épizootie.

Si la possession du bétail introduit ainsi entre les éleveurs de fortes inégalités, économiques mais aussi sociales, il est cependant dans les sociétés pastorales un autre principe dont les conséquences égalitaires sont plus immédiates : elles garantissent à chaque éleveur l'accès à des ressources naturelles possédées collectivement. Cette possession commune d'un territoire favorise le développement d'idéologies égalitaires et de pratiques empêchant une accumulation inégale pérenne au sein de la société, qui viendrait à l'encontre de ces solidarités collectives. Les calamités naturelles, sécheresses, inondations, tempêtes de neige et épizooties... fonctionnent souvent pour restaurer cette égalité en nivelant les troupeaux vers le bas ; ces crises périodiques rétablissent aussi un certain équilibre entre le nombre de têtes de bétail et les ressources naturelles que peuvent menacer les stratégies de maximisation des troupeaux. Les guerres et les pratiques courantes de vol de bétail, souvent culturellement valorisées, entraînent aussi une redistribution égalitaire et le rétablissement des équilibres écologiques ; les animaux razzés entrent dans la constitution des troupeaux des jeunes guerriers et des transferts de fait s'opèrent entre les régions plus et moins favorisées.

De nombreux mécanismes sociaux, enfin, assurent ces transferts et réduisent les in-

égalités. La redistribution du bétail à l'occasion des mariages, pour installer les enfants, pour répondre aux besoins sociaux et rituels fait que souvent l'éleveur, en vieillissant, voit son troupeau fortement diminuer ; les systèmes d'âge des éleveurs d'Afrique de l'Est organisent ces transferts : d'abord jeune guerrier acquérant des animaux et défendant la collectivité, l'individu marié développe son troupeau et sa famille pour, dans les derniers grades de la vie, perdre le contrôle de son bétail et devenir un « aîné » se consacrant au bien-être rituel de la société.

Cela ne signifie pas pourtant que les sociétés pastorales ne puissent présenter de profondes et durables inégalités économiques et sociales, que l'on observe surtout dans les sociétés des steppes froides et chaudes. Ces inégalités se figent sous forme de différences statutaires irréductibles au sein de la collectivité pastorale.

Certaines de ces inégalités se manifestent dans le domaine du travail. Les Touaregs, les Maures et la plupart des Bédouins pratiquaient l'esclavage, qui permettait de grossir la main-d'œuvre familiale et d'augmenter la taille des troupeaux. La spécialisation guerrière d'une partie de la société légitimait des relations de protection, qui se traduisaient par la levée de redevances régulières en travail et en nature sur les protégés ; l'accès aux produits agricoles complémentaires était souvent assuré par ce biais. Il n'est pas jusqu'à la réciprocité des prêts de bétail qui ne puisse être transformée en hiérarchies ; les prêts *meniha* permettaient au Sahara occidental, en concédant du bétail à un éleveur démuné qui avait à sa disposition le lait et une partie du croît, de se constituer des clientèles et d'accumuler sans risques écologiques ou sociaux de vastes troupeaux qui pouvaient atteindre plusieurs milliers de chameaux chez les Rgaybât.

Les inégalités statutaires peuvent aussi se traduire par des inégalités d'accès aux ressources naturelles possédées par la collectivité. Les aristocraties mongoles de l'« os » contrôlaient ainsi l'accès aux pâturages des « os » du commun, de même que les guerriers maures *hassân* ou les *imajaghen* touaregs contrôlaient l'accès au sol de leurs vassaux *znâga* ou *imghad* ; dans le cas maure, des taxes particulières étaient levées pour permettre l'entrée de tribus étrangères sur le territoire ainsi contrôlé.

C'est dans ce contexte, et dans celui de la domination que peuvent exercer les pasteurs sur des groupes ayant d'autres activités, leurs voisins agriculteurs par exemple, moins mobiles et plus vulnérables, que se constituent de fortes stratifications sociales et des organisations politiques de type étatique. Le bétail se retrouve souvent au cœur de ces hiérarchies. En Afrique centrale, au Ruanda en particulier, l'attribution par le roi de bovins à certains chefs politiques et militaires, dans le cadre des « armées bovines », constituait l'armature des royautes sacrées.

ADAPTATION AUX MILIEUX NATURELS : ÉQUILIBRES ET CRISES

À long terme, l'exploitation de l'environnement naturel s'effectue de manière relativement harmonieuse et assure le renouvellement des ressources : c'est la condition d'ailleurs de la reproduction et de la survie de la société. Cependant, la capacité qu'a chaque éleveur de maximiser son troupeau, de manipuler à son profit les relations sociales créées grâce au bétail aboutit à produire des déséquilibres, plus particulièrement quand ces relations prennent un tour inégalitaire pérenne. Les situations de crise liées aux aléas du renouvellement des ressources naturelles collectivement exploitées, sécheresses, inondations, enneigement prolongé, invasions acridiennes, etc., révèlent alors brutalement ces déséquilibres accumulés et contribuent parfois dramatiquement à restaurer les équilibres. En Afrique saharienne et sahélienne, ces crises écologiques et sociales, liées à des périodes de sécheresse, ponctuent ainsi l'histoire des sociétés pastorales et donnent à celle-ci un caractère cyclique.

Les mouvements d'expansion, militaires ou pacifiques, des peuples pasteurs, que l'on observe régulièrement, sont une des conséquences de ces cycles d'ajustement à long terme des densités humaines et animales et des ressources naturelles. La conquête de nouveaux pâturages périphériques, ou celle de ressources non pastorales (agricoles, commerciales), contribue à résoudre ces déséquilibres périodiques et entraîne une redistribution des richesses au sein des sociétés concernées.

Au niveau local, et non plus de l'ensemble de la société pastorale et nomade, les mêmes phénomènes de rééquilibrage des hommes, des troupeaux et des ressources na-

turelles, interviennent à travers des pratiques déjà décrites : redistribution sous forme de prêts d'animaux, guerres et vols de bétail, renégociation des alliances favorisant l'accès à des pâturages préservés, diversification provisoire des activités, etc. L'ensemble de ces processus caractérise la dynamique des sociétés de pasteurs nomades et les relations complexes qu'elles entretiennent avec les milieux naturels qu'elles exploitent.

ÉLEVEURS, AGRICULTEURS, CITADINS

Quelle que soit la force des identités qui s'affirment, il est difficile d'envisager les sociétés pastorales nomades en dehors de leurs relations historiques avec les sociétés sédentaires agricoles. Contrairement à la production agricole, la production pastorale ne peut assurer la couverture de la totalité des besoins de la société : un apport de produits d'origine végétale est en particulier nécessaire, que la collecte des ressources végétales naturelles n'assure que marginalement, quelle que soit son importance chez les Maures et les Touaregs par exemple, qui recueillent de nombreuses baies (jujubier) et graines (fonio) sauvages. L'apport de produits agricoles est donc la règle et il est assuré dans le cadre de complémentarités qui peuvent intervenir aussi bien au sein de la société pastorale qu'avec d'autres sociétés voisines.

Les complémentarités internes entre agriculture et élevage reposent souvent sur une division sexuelle du travail, selon des modalités largement répandues en Afrique : les hommes pratiquant l'élevage, les femmes une agriculture saisonnière qui ne remet pas en question le mode de vie nomade. Au sein des sociétés maures et touarègues, de même que chez les Peuls, c'est une division hiérarchique du travail qui aboutit aux mêmes effets : l'agriculture est pratiquée par des esclaves ou des esclaves affranchis, qui représentent parfois dans les zones sahéennes favorables à la production agricole jusqu'à 80 % de la société.

Dans la majorité des cas, c'est cependant sous forme d'échanges que sont obtenus les produits agricoles complémentaires. Toutes les gammes d'échange sont en ce domaine mises en œuvre, depuis les formes ritualisées qui s'observent entre sociétés pastorales et agricoles d'Afrique de l'Est jusqu'aux systèmes marchands les plus complexes de l'aire mé-

diterranéenne, depuis les échanges quotidiens de lait contre du grain des éleveurs peuls d'Afrique occidentale, jusqu'aux lourdes caravanes sahariennes annuelles échangeant les céréales contre le sel.

Il faut prendre garde cependant à ne pas figer des réalités qui se révèlent en ce domaine mouvantes en fonction des stratégies pastorales mêmes des éleveurs. Il n'est pas rare qu'en fonction de circonstances entraînant un déclin temporaire des troupeaux et faute de pouvoir perpétuer les systèmes d'échange, des éleveurs nomades se fixent saisonnièrement, voire pour des périodes plus longues, afin de pratiquer l'agriculture, avant de revenir à leur mode de vie lorsque les troupeaux sont reconstitués.

Les déplacements lointains des pasteurs nomades le long des itinéraires « rayonnants » leur assurent un contrôle de l'espace plus efficace que celui que les sociétés sédentaires obtiendront au prix de la mise en place de lourds appareils politiques et administratifs. Issu en partie de la technologie sédentaire des Chinois han, l'élevage nomade des chevaux pratiqué par les Mongols leur permettra bientôt de conquérir l'Empire chinois. Les animaux domestiques, certains d'entre eux du moins, cheval, chameau, yak, lama, renne..., ne sont pas seulement une source de subsistance quotidienne, ils deviennent animaux de monte et de transport et permettent aux nomades de servir de lien caravanier entre les sociétés sédentaires ou de les asservir militairement.

L'évolution des techniques de monte et de transport, les selles et harnachements, l'utilisation de l'étrier, les méthodes d'attelage, ainsi que l'évolution de certaines techniques d'armement, l'arc composé mongol, ou militaires, l'utilisation de la cavalerie, qu'elles se soient produites ou non au sein de ces sociétés pastorales, ont joué un rôle majeur dans leurs relations avec les sociétés agricoles ou citadines voisines.

Ce n'est naturellement pas un hasard si, avant que la caravelle européenne et, dans une certaine mesure, la jonque chinoise et le boutre de l'océan Indien n'aient assuré une priorité aux transports maritimes à longue distance, les deux principaux « empires nomades » se sont constitués le long de grandes pistes commerciales transcontinentales. Il s'agit des Almoravides sahariens, sur la route de l'or africain au XI^e siècle, et des

Mongols, sur la route de la soie peu après. La dépendance dans laquelle se trouve le nomade vis-à-vis du sédentaire, dans le domaine de l'alimentation ou dans celui de l'artisanat, se trouve alors en partie levée et même parfois inversée du fait du rôle d'organiseurs des échanges à moyenne et longue distance que jouent les pasteurs nomades. La circulation des produits précieux, or, étoffes, épices, etc., sans oublier le sel dont manquent souvent les sédentaires, permet aux nomades d'occuper une position clef sur les marchés régionaux. Les activités de transport se doublaient souvent de véritables opérations commerciales, qui ont déterminé sans nul doute la vocation de la diaspora marchande maure qui s'étend actuellement sur une partie de l'Afrique.

Parfois marchand, le pasteur nomade est plus souvent encore un guerrier et les sociétés de pasteurs nomades présentent quelques-uns des archétypes des sociétés guerrières : nomades des steppes asiatiques déferlant sur l'Europe et l'Orient méditerranéen, Bédouins enrôlés sous la bannière de l'islam, Peuls africains constructeurs d'États, nomades sahariens ralentissant l'expansion coloniale française ou anglaise, les exemples ne manquent pas, et encore actuellement au Sahara, en Somalie, autour du golfe Arabique ou Persique, au Kurdistan, etc.

Éleveurs en opposition aux agriculteurs, nomades en opposition aux habitants des villes et des champs, les pasteurs ont ainsi contribué largement à l'histoire de l'humanité, enrichissant les échanges, favorisant l'émergence de nouvelles formes d'ordre social et politique... Parfois dominés, souvent dominants, donnant à l'histoire cette apparence cyclique qu'identifiait déjà Ibn Khaldoun au XIV^e siècle en réfléchissant sur l'histoire des dynasties maghrébines et sur la force des solidarités issues de la tribu et de son activité pastorale, les éleveurs nomades représentent l'une des formes les plus originales d'adaptation de l'homme à son environnement qui ait marqué le développement de la civilisation au cours des deux derniers millénaires.

LES CHASSEURS-COLLECTEURS

Des déserts chauds aux forêts boréales : les derniers représentants d'un mode de vie ancestral

La chasse-collecte représente le mode de subsistance partagé par plus de 90 % de l'humanité depuis la nuit des temps. Son originalité réside dans une très faible emprise sur la nature, ayant pour corollaire une adaptation maximale des hommes à leur environnement. Les activités de chasse et de collecte, souvent accompagnées de la pêche, ont en effet en commun d'exploiter des ressources immédiatement fournies par la nature, sans que celle-ci soit transformée par l'homme. Qu'il s'agisse de gibiers, de plantes ou encore d'insectes et de miel, toutes sont sauvages, spontanées, c'est-à-dire non domestiquées.

La chasse revêt différentes formes selon la nature du milieu, des armes et des animaux : le forçage et la traque à la course, le rabattage, la chasse d'approche, la chasse au leurre ou encore le piégeage. La collecte recouvre plusieurs actions différentes : le ramassage (graines, fruits, insectes, champignons), l'extraction (racines, tubercules, larves d'insectes) et la cueillette proprement dite (tiges, feuilles, fruits, plantes médicinales). D'une manière générale, la chasse est l'apanage des hommes et la collecte, qui fournit une part importante de l'alimentation, celui des femmes. Mais cette division sexuelle du travail n'a rien de rigide. La non-domestication des ressources est donc le trait fondamental différenciant les chasseurs-collecteurs des pasteurs nomades, qui exercent un contrôle sur la nature en gérant la reproduction de leurs troupeaux, et bien entendu des agriculteurs, qui transforment la production du sol, aménagent les paysages et stockent des denrées.

Les chasseurs-collecteurs occupent des environnements très diversifiés mais généralement impropres ou peu propices à l'élevage et à l'agriculture : désert pour les Bochimans d'Afrique australe ou les Aborigènes australiens, forêt tropicale pour les Pygmées d'Afrique centrale, les Négritos d'Asie du Sud-Est ou les Indiens d'Amazonie, milieu arctique et subarctique pour les Esquimaux ou



Pygmée posant un piège.

encore forêt boréale pour les Amérindiens du Canada.

Ces espaces marginaux sont de plus en plus vulnérables et les peuples qui les habitent chaque jour davantage menacés. Aujourd'hui, la plupart des chasseurs-collecteurs qui subsistaient encore du temps de Christophe Colomb ont disparu de manière plus ou moins violente, parfois exterminés.

Quel peut être aujourd'hui le nombre de leurs derniers représentants ? En l'absence de véritable recensement dans la plupart des cas, il est difficile d'avancer un chiffre global. Seuls peuvent être indiqués, pour quelques populations, des ordres de grandeur qui témoignent du caractère résiduel de ces communautés. Sur environ 45 000 Bochimans de Namibie et du Botswana, seuls quelques milliers conserveraient leur mode de vie traditionnel dans le centre du désert du Kalahari ; les Aborigènes australiens, qui étaient environ 300 000 à l'arrivée des Européens, ne seraient plus que 50 000, dont quelques-uns seulement chassent et collectent encore ; estimée à 7 millions

de personnes au XVI^e siècle, la population indienne du bassin amazonien avoisinerait les 700 000 ; les Esquimaux ne totaliseraient guère plus de 80 000 individus et les Pygmées environ 200 000, répartis sur cinq pays d'Afrique centrale. Quant à l'Amérique du Nord, dont les historiens s'accordent à reconnaître que la population indienne approchait les 7 à 8 millions lorsque les conquistadors espagnols pénétrèrent en Floride au XVI^e siècle, elle n'est plus à l'aube du XXI^e siècle, après une série de génocides, une terre indienne.

DES ITINÉRAIRES DIFFÉRENTS, À PIED ET À CHEVAL

Le rapport original à la nature entretenu par tous les chasseurs-collecteurs ne doit pas masquer certaines nuances et différences dans l'histoire et la physiognomie de ces sociétés. Ces variations ont été souvent occultées par les théories évolutionnistes du XIX^e siècle et les représentations dévalorisantes qui confinent les chasseurs-collecteurs dans une identité primitive uniformisante.

Certaines sociétés ont perpétué depuis des « temps immémoriaux » ce mode de subsistance, telles que les Pygmées, les Aborigènes, les Esquimaux ou nombre de populations indiennes des deux Amériques (Terre de Feu et Patagonie, Nord-Est du Mexique, Grand Bassin, forêts canadiennes). La continuité historique que l'on attache à ces populations, qui nous restitueraient en quelque sorte la condition originelle de l'humanité, conduit souvent à les présenter comme ayant traversé l'histoire en marge de ses transformations, figées comme les fossiles vivants d'un état préhistorique qui se serait maintenu immuable jusqu'à nos jours. Or, les travaux anthropologiques et archéologiques montrent désormais que ces populations, actuelles ou ayant survécu jusqu'à récemment, ne peuvent être considérées comme le simple reflet de leurs ancêtres du paléolithique. Elles sont en effet marquées par les empreintes de l'évolution historique et influencées par des contacts souvent millénaires avec des horticulteurs et des éleveurs. Leur civilisation au sens large (organisations sociales, langues, religions) est plus proche de la nôtre que de celle des chasseurs paléolithiques.

Dans d'autres sociétés, la pratique de la chasse-collecte ne renvoie pas à cette même tradition ancestrale, mais correspond à une reconversion résultant de l'abandon d'activités agricoles ou pastorales. Un tel itinéraire, qui remet en question les schémas unilinéaires de passage, toujours dans le même sens, d'un mode de vie à un autre, a été vécu par exemple par des sociétés d'Afrique de l'Est. Les Hadza de Tanzanie rassemblent des groupes originaires de populations d'agriculteurs et d'éleveurs, dont ils se sont séparés en raison d'ostracisme ou pour éviter des famines à la suite de sécheresses et de la grande peste bovine qui a décimé le cheptel dans les années 1890. Dans la vallée du Rift au Kenya, la plupart des Dorobo peuvent être qualifiés de « nomades sans bétail », dans la mesure où ils ne sont pas les descendants de chasseurs-collecteurs, mais ceux d'éleveurs Masai appauvris. Ce passage à la chasse-collecte n'est parfois que transitoire, le temps de reconstituer un petit troupeau. En Amérique également, des communautés comme les Yuqui de Bolivie ont dû abandonner l'agriculture pour survivre et se protéger du monde extérieur en devenant nomades.

Les « chasseurs montés », c'est-à-dire qui possèdent le cheval pour la monte et le transport, présentent une autre forme encore d'évolution. Il s'agit essentiellement des légendaires Indiens des Plaines d'Amérique du Nord, dont le mode de vie nomade fut sensiblement modifié par l'adoption du cheval à la suite de son introduction par les Espagnols. Cette innovation amplifia leurs facultés de mouvement et favorisa la chasse au bison jusqu'alors pratiquée à pied avec l'arc et les flèches. Elle entraîna aussi des transformations dans les rapports entre communautés, avec la constitution de cavaleries armées et le développement de relations guerrières et commerciales.

Malgré une certaine diversité dans leur parcours historique et dans leur niveau de développement technique, l'ensemble de ces sociétés partagent des traits identitaires. Ceux-ci ne se réduisent pas à l'absence de la domestication et aux seuls aspects matériels de la chasse-collecte, mais incluent tout un complexe de formes sociales originales, qui façonnent les rapports des hommes avec leur environnement naturel. Quelles sont donc, en privilégiant l'observation des Pygmées d'Afrique centrale et des Innu du Nord-Ouest canadien, ces similitudes qui lient, par-delà les différences écologiques et culturelles, des populations dispersées sur l'ensemble de la planète, de l'Australie à l'Arctique ?

SOBRIÉTÉ DES MOYENS* ET EFFICACITÉ

Dans toutes ces sociétés, la production de richesses matérielles reste limitée et les principales techniques se caractérisent par une grande simplicité de moyens, la nature éphémère de la plupart des objets et une large polyvalence entre les individus. Il n'existe pas en effet d'artisans spécialisés et chaque famille d'un campement, l'unité socio-économique de base, peut fabriquer la totalité des objets nécessaires, selon une répartition des compétences entre l'homme et la femme.

Chez les Pygmées, qui ne détiennent ni l'art de la poterie ni celui de la métallurgie (les lames de métal échangées auprès des agriculteurs ayant remplacé depuis longtemps le bois durci au feu, l'os et l'ivoire), les femmes tressent la hotte de portage en rotin et construisent la hutte ; les hommes taillent les manches des haches et des sagaies et y

fixent les fers, fabriquent des sacoches en cuir, travaillent l'écorce pour réaliser des seaux et des étoffes, confectionnent le filet de chasse. Chez les Innu, les femmes avaient traditionnellement la spécialité du travail du cuir ; elles fabriquaient les vêtements, façonnaient des récipients et travaillaient les peaux pour en recouvrir les tentes et les cabanes. Les hommes travaillaient le bois et fabriquaient les canots, les traînes, les cadres de raquette et les pelles à neige ; ils taillaient et polissaient les pierres (très tôt remplacées par du métal provenant du commerce) pour en faire des haches et d'autres outils.

Certains objets sont durables, mais nombre d'ustensiles ont un caractère éphémère, le temps d'un campement, voire d'un usage unique. L'habitat et le mobilier sont eux aussi marqués à des degrés divers par leur précarité, leur facilité de construction ou de transport. La plupart des chasseurs-collecteurs construisent des habitations temporaires, édifiant sans peine avec des matériaux naturels facilement accessibles de nouveaux abris aux nouveaux emplacements des camps. Deux exemples extrêmes sont la hutte de feuillage édifiée par les femmes pygmées et l'igloo, que le chasseur esquimau construit à l'étape du soir avec son couteau en os pour tailler des blocs de neige. Quelques populations possèdent des habitations démontables, qui sont transportées d'un lieu de campement à un autre. C'est le cas de certains Esquimaux, qui ont des tentes en peau de caribou pour l'été, et bien sûr des Indiens des Plaines. Les tipis de ces derniers, recouverts de peau de bison, étaient autrefois traînés par des chiens pour des migrations brèves et lentes, puis plus tard par des chevaux, ce qui permit d'en accroître la taille et de faciliter leur transport.

Nomades sans bagages, les chasseurs-collecteurs ont néanmoins été les artisans de techniques ou d'inventions originales (recherche et récupération de l'eau par les Bochimans, raquettes et fameux canoës des Indiens du Canada) et toujours d'exceptionnels utilisateurs des richesses de la nature. Ils savent exploiter toutes les ressources disponibles en s'appuyant sur des dispositifs matériels certes limités, mais qu'ils mettent en œuvre à travers des techniques diversifiées et avec une grande ingéniosité, ce qui les rend parfaitement adaptés au milieu et extrêmement efficaces. L'association des mocassins



Retour de chasse chez les pygmées.

et des raquettes à neige, par exemple, confère aux Innu une aisance de mouvement souvent déterminante pour rattraper l'original ou le caribou, poursuivis jusqu'à l'épuisement. L'arbalète, les pièges, le filet, l'arc ou la sagaie, armes utilisées lors de chasses individuelles ou collectives et avec des connaissances ethno-écologiques précises, permettent aux Pygmées de tuer tous les gibiers (des petits rongeurs au gorille et à l'éléphant) et de chasser tout au long de l'année et en toutes circonstances, en choisissant judicieusement la méthode la plus appropriée aux conditions naturelles et au nombre de chasseurs disponibles à un moment donné.

Il faut lever ici une autre idée préconçue, selon laquelle les chasseurs-collecteurs, avec de frustes outils, seraient condamnés à passer leur temps à la recherche de nourri-

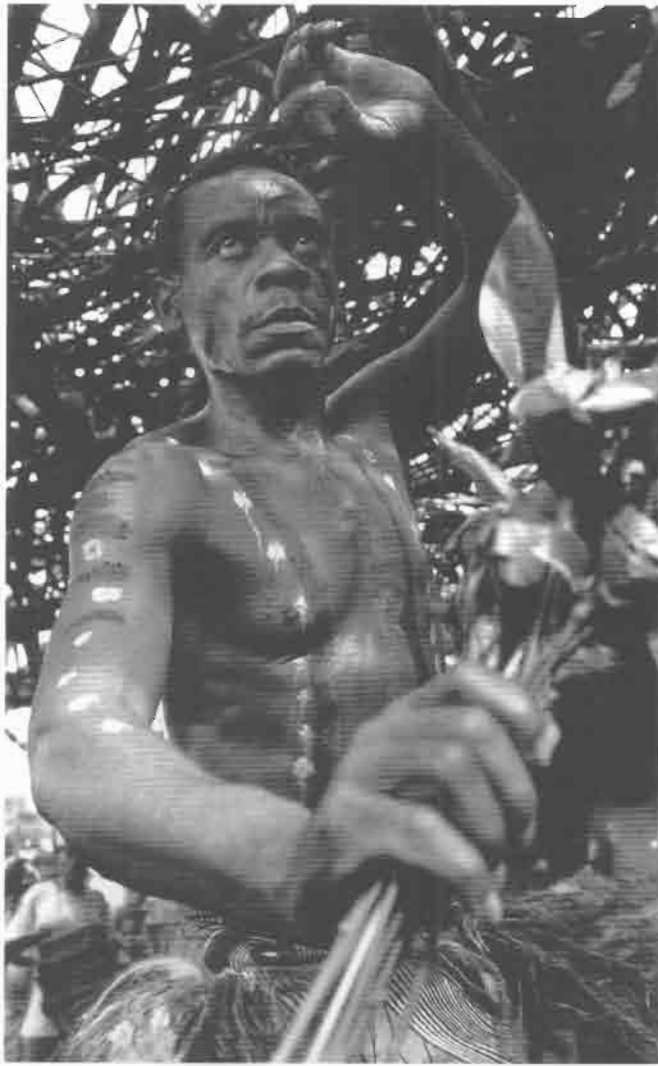
tures, en proie au risque permanent de disette. Loin de se battre pour leur survie, et même si certains d'entre eux peuvent connaître dans des milieux particulièrement rudes des moments difficiles, les chasseurs-collecteurs ont en général peu de difficultés à assouvir leurs besoins alimentaires, ce qui a même conduit certains observateurs à les qualifier de manière quelque peu provocante de « sociétés d'abondance ». Il est vrai aussi que leurs idéaux sont bien éloignés des objectifs de production et d'accumulation des sociétés agricoles et surtout industrielles.

La capacité d'action sur la nature ne peut être par ailleurs appréciée sous son seul aspect matériel. Elle repose en grande partie sur de remarquables capacités d'observation et d'analyse. Faut-il évoquer, chez les Pygmées, la chasse à la trace des éléphants ou le

repérage des ruches sauvages nichées à une trentaine de mètres dans la voûte forestière, et qui font appel à une acuité visuelle et auditive exceptionnelle, ainsi qu'à des possibilités d'interprétations naturalistes raffinées? C'est l'examen au sol des déchets de repas des fourmis qui, lorsqu'ils contiennent une forte proportion de fragments d'abeilles, indique qu'une ruche emplies de miel est à proximité! Mais le succès dans la quête des substances ne saurait non plus advenir sans les pratiques rituelles et symboliques qui révèlent la manière dont ces peuples vivent leurs rapports avec le monde animal et végétal. La chasse, en particulier, s'accompagne de rituels permettant d'entrer en contact avec les puissances surnaturelles, mânes des ancêtres et esprits des animaux, pour se les rendre propices et garantir abondance et félicité. Les Indiens chasseurs-trappeurs du Nord canadien communiquent avec les animaux en rêve ou au cours de jeûnes rituels qui provoquent des hallucinations. Ainsi les humains parviennent-ils à exercer une forme de contrôle sur le gibier et des échecs répétés à la chasse seront imputés à la mauvaise gestion de leurs « amitiés » nouées avec les espèces animales. Dans ces sociétés où le chamanisme est encore fort, le point culminant de l'activité religieuse est le rituel de la tente tremblante, sous laquelle le chaman entre en contact avec les êtres surnaturels et les maîtres des animaux pour découvrir les terrains giboyeux. De même, le rituel de la tente à sue-rie, sous laquelle on verse de l'eau sur des cailloux chauffés, a pour but d'attirer le caribou et d'assurer une bonne chasse.

Il est enfin essentiel de souligner que la sobriété de la culture matérielle n'a pas privé les sociétés de chasseurs-collecteurs de soucis esthétiques et de réalisations artistiques sophistiquées. On pourrait même considérer qu'elle a parfois exacerbé des formes de création immatérielle remarquables. Comment ne pas évoquer les polyphonies vocales des Pygmées dont les pharaons connaissaient déjà, dès 2400 av. J.-C., l'excellence dans le chant de ce peuple alors quasi mythique.

Des cultures matérielles peu développées mais adaptées aux milieux et efficaces, des connaissances naturalistes raffinées permettent ainsi aux chasseurs-collecteurs d'exploiter largement la palette des ressources naturelles qui les entourent, ceci dans des environnements parfois rudes et inhospitaliers.



Danse rituelle pygmée.

La dimension surnaturelle qu'intègrent leurs actions symbolise par ailleurs ces univers nomades, où l'homme et la nature sont intimement associés par un réseau subtil de correspondances.

BANDES ET TERRITOIRES

Insaississables, pouvant abandonner leur campement d'un instant à l'autre... c'est ainsi que sont généralement représentés les chasseurs-collecteurs dans les récits des explorateurs et des administrateurs coloniaux, mais aussi par les populations qui leur sont voisines. Il est vrai que la faculté de mobilité des chasseurs-collecteurs constitue la forme la plus complète d'adaptation au milieu écologique. Leur nomadisme est l'expression immédiate des alternances saisonnières et des variations des ressources sauvages.

Dans les zones arides, les cycles de nomadisation sont très contrastés, à l'image de la pluviosité. Les *Bochimans Kung* de Namibie et du Botswana se réunissent en campe-

ments de 25 personnes et plus au voisinage des trous d'eau permanents pendant les mois secs de l'hiver austral, d'avril à septembre; puis ils se dispersent durant les mois humides, chaque famille conjugale exploitant séparément les plantes saisonnières et recueillant l'eau de pluie dans les mares temporaires ou les troncs d'arbres creux.

En zones plus tempérées, les migrations peuvent se dérouler selon un calendrier beaucoup plus complexe qui reflète bien la fine adaptation aux cycles naturels. C'est ainsi que le nomadisme traditionnel des chasseurs-trappeurs Innu, rythmé par deux phases majeures (montée vers l'intérieur des terres à l'automne, descente vers la mer à l'hiver), se décompose en un cycle de six saisons.

Quant aux zones équatoriales, couvertes de forêts, les déplacements s'y font de manière moins ciblée et contrastée. Cette plus grande souplesse dans la nomadisation s'explique par la faiblesse des différenciations saisonnières. Si le ramassage des chenilles en saison des pluies et la collecte du miel en sai-

son sèche sont des périodes particulièrement importantes pour les Pygmées, la forêt leur offre dans une même région une grande variété de ressources tout au long de l'année. Les déplacements des groupes dépendent alors davantage de l'épuisement des ressources aux alentours des camps que des fluctuations saisonnières.

Si le motif principal des déplacements est l'approvisionnement en eau chez les *Bochimans*, il est pour la plupart des sociétés de chasseurs-collecteurs la migration et la raréfaction du gibier. L'ampleur des déplacements varie considérablement bien sûr selon les milieux. Le suivi des bisons conduisait à des dizaines de kilomètres les Indiens des Plaines. Les emplacements successifs des campements chez les Pygmées ne sont au contraire distants que d'environ 6 kilomètres; des groupes de chasseurs peuvent par contre se déplacer à 60 ou 100 kilomètres pour pister les gros gibiers tels que l'éléphant.

Chaque territoire de nomadisation est le domaine vital d'un groupe de campements apparentés, couramment appelé chez les chasseurs-collecteurs la « bande ». Comme chez tous les nomades, les déplacements donnent lieu à des phases de fusion et de fission des campements, qui répondent à l'état des ressources, à des activités, mais également à des raisons sociales. Les moments de réunification sont en effet des périodes d'intensification de la vie sociale. Marqués par des festivités, des rituels et de nouvelles alliances matrimoniales, ces périodes permettent aux hommes, après des mois de dispersion, de resserrer leurs liens, de réaffirmer leur identité et d'assurer leur devenir.

Le rassemblement de la bande chez les Pygmées, trois à cinq campements regroupant 70 à 120 personnes, s'accompagne de grandes chasses collectives à l'arc, à la sagaie ou au filet selon les communautés. Mais il répond davantage en fait à des fins sociales et religieuses qu'à une adaptation écologique. Il est l'occasion de grandes cérémonies réclamant la participation de tous et destinées à assurer la bonne reproduction de la communauté et de ses liens avec l'Esprit supérieur de la forêt.

Chez les Innu, l'unité économique de base était traditionnellement un groupe familial d'une quinzaine de personnes. Chaque bande, composée de plusieurs groupes, or-

ganisait sa dispersion et son rassemblement en fonction de la distribution et de l'abondance saisonnière du gibier. En hiver, les individus se répartissaient le plus régulièrement possible à travers l'espace en de petites unités, alors qu'à l'opposé ils se rassemblaient en été sur un site de pêche exceptionnel pour prendre part aux activités communautaires, conclure des mariages, échanger des informations sur la localisation des colonies de castors ou des troupeaux de caribous et préparer l'organisation des futurs groupes de chasse. La taille des territoires, jusqu'à 1 000 km² pour 30 à 50 individus chez les Bochimans, varie bien sûr considérablement d'une société à l'autre, en fonction des caractéristiques de l'écosystème, mais la densité démographique reste toujours très faible, ce qui explique aussi la pression limitée des hommes sur l'environnement.

La mobilité, enfin, n'est pas le seul fait des groupes. La vie de chaque individu ou de chaque famille conjugale est aussi jalonnée de fréquents déplacements. Cette grande mobilité des individus est certainement facilitée par le fait que le temps qui sépare la production, le partage et la consommation des subsistances est très court. À la différence des agriculteurs qui sont tenus par l'attente des récoltes, les chasseurs-collecteurs bénéficient immédiatement des fruits de leur travail. Le stockage des aliments est de surcroît très limité, comme chez les Innu qui cachent des lanières de viande fumée à l'abri des animaux, dans des endroits stratégiques qui leur serviront de relais d'étape lors de la montée vers l'intérieur des terres à l'automne, puis de la descente en hiver. Un individu peut donc quitter son campement pour un long moment sans subir de préjudices et sans léser les siens. Seul compte le maintien d'un nombre suffisant de personnes dans chaque campement pour mener à bien les activités quotidiennes.

COOPÉRATION ET PARTAGE

Le principe de la coopération, inscrit au cœur même de la vie sociale avec la complémentarité de l'homme et de la femme dans la famille conjugale, régit l'ensemble des relations humaines, qu'il s'agisse de l'acquisition des ressources, de l'appropriation du sol ou de la possession des biens matériels.

C'est bien entendu dans les activités de production des subsistances, au sein des cam-

pements et des bandes, que la coopération prédomine et permet en quelque sorte aux hommes de compenser le faible niveau de développement de leur culture matérielle et de leur outillage. Dans la chasse, où elle est capitale, la coopération peut réunir quelques individus seulement, comme chez les Esquimaux qui vont souvent chasser par paires en kayak, ou au contraire un nombre élevé de participants, principalement pour des chasses à la trace ou avec des rabatteurs. Lorsque les Indiens des Plaines chassaient les bisons qui se déplaçaient en hardes immenses, on conçoit que leurs chasses ne pouvaient qu'être collectives. De même pour les Pygmées qui se réunissent à 20 ou à 30, hommes et femmes, pour les battues au filet et à une dizaine d'hommes pour les chasses à la sagaie à la trace des gros mammifères comme le potamo-chère, les grandes antilopes, le gorille ou encore l'éléphant. La coopération est également forte chez les Aborigènes australiens; le niveau de l'outillage de chasse y est très limité (absence de l'arc et de la flèche, archaïsme des rares pièges utilisés) et c'est l'homme, avec son expérience, son habileté et ses stratégies de travail, qui prédomine par rapport aux éléments purement matériels.

Les activités féminines de collecte des végétaux, qui pourraient dans l'absolu s'effectuer individuellement, se déroulent aussi généralement en groupe. C'est qu'il ne faut pas sous-estimer non plus une autre raison à la coopération : celle tout simplement du plaisir que l'on a à travailler ou à partager le temps ensemble. L'action collective constitue en effet dans ces sociétés une véritable philosophie de vie, dont les manifestations peuvent dépasser les seules occupations matérielles. Un exemple d'une telle quintessence nous est magnifiquement offert dans la musique pygmée, où hommes, femmes et enfants s'unissent quasi quotidiennement dans les polyphonies.

Les objets tels que les outils, les armes ou les ustensiles domestiques sont généralement possédés individuellement; mais ils sont facilement prêtés, empruntés et donnent lieu à de fréquents échanges de cadeaux.

L'accès au sol est par contre collectif et égal pour tous : hommes ou femmes, mariés ou célibataires, vieux ou jeunes, adultes ou enfants. Les territoires exploités par les bandes et leurs campements ne sont pas en outre des espaces clos, aux frontières rigides

ni bien souvent strictement délimitées. En cas de difficultés causées par un manque local de ressources, l'autorisation d'utiliser un territoire voisin est normalement aisément obtenue. Les premiers rapports des explorateurs européens, des marchands et des missionnaires montrent que, chez les Innu, le territoire de chasse que regagnait chaque hiver un petit groupe, depuis le lieu de rassemblement estival, n'avait pas de frontières précises et ne correspondait pas à une propriété foncière. Le groupe ne jouissait pas de droits exclusifs sur les ressources, mais d'un usufruit pour poser des lignes de trappe. Quand la nourriture manquait ou que les routes de migration des caribous avaient changé, une bande pouvait pénétrer et chasser dans le territoire d'une autre, après avoir simplement respecté les formalités en demandant la permission. Les limites des territoires chez les Pygmées sont également floues et il n'y a pas d'intolérance entre communautés au sujet de l'espace.

Les mêmes règles de solidarité s'appliquent dans la distribution des subsistances. Personne ne saurait avoir faim dans un campement où il y a des nourritures.

Polyvalence technique des individus, coopération, flexibilité des groupes sociaux et principes de partage : autant de traits qui font des chasseurs-collecteurs des peuples à tendance fortement égalitaire.

DES AUTORITÉS... SANS POUVOIR

La vie domestique dans les campements, les attitudes des uns et des autres, le déroulement des chasses et des collectes... rien ne révèle de signes marqués de hiérarchie entre les individus.

Les aînés exercent bien sûr une influence prépondérante, mais la règle est la recherche de décisions collectives. Des statuts particuliers, comme ceux du maître de la chasse, du devin-guérisseur ou du chaman, peuvent être reconnus à certains individus, mais leur octroi repose sur des qualités personnelles et non sur un système de dévolution héréditaire ou de détention de richesses. L'autorité qui leur est accordée est limitée aux seuls champs de compétence de ces fonctions, qui correspondent plus à des pôles de prééminence dans la société qu'à des statuts de chefs. Nul individu ne saurait en outre transformer de telles fonctions en privilèges ou monopoles, car personne n'est à l'abri de sa récusation

par la communauté. Chez les Innu, dont la morale interpersonnelle insistait sur la générosité et l'entraide, tout individu (homme ou femme) qui en avait le goût et l'aptitude pouvait devenir chaman ou prêtre-guérisseur. Quant à un autre statut important, celui de chef des expéditions de chasse, il n'avait rien de permanent. Chez les Pygmées, les trois personnages exerçant une influence particulière sont l'aîné de la bande, le devin-guérisseur et le maître de la grande chasse, fonction la plus prestigieuse dévolue aux chasseurs d'éléphants les plus valeureux.

Ces formes d'égalité sociale ne signifient pas pour autant que ces sociétés puissent être considérées comme parfaitement vertueuses, à l'instar des représentations du « bon sauvage » au XVIII^e siècle ou de celles d'un « com-

munisme primitif » au XIX^e. Comme ailleurs, crimes et délits surviennent. Mais ces sociétés se caractérisent néanmoins par des qualités de partage et des modes de résolution des conflits qui préfèrent la dérision à la violence physique.

Quelques chasseurs-collecteurs, comme des Indiens de Californie et de la côte ouest du Canada, ainsi que des peuples du Sud-Est sibérien et du nord du Japon, sont il est vrai beaucoup plus hiérarchisés. Cette différence se fonde sur leur possibilité de produire et de stocker d'importants surplus de denrées alimentaires comme les glands, les saumons et autres poissons. Avec la régression de la mobilité et du partage et le développement de véritables chefferies, ces peuples sont proches en fait de sociétés d'horticulteurs.

LA TRADITION DU TROC

Pendant longtemps, les chasseurs-collecteurs ont été perçus comme des sociétés autarciques, isolées dans des régions marginales. Ils ne seraient entrés dans l'histoire que sous l'effet de leur rencontre avec les sociétés européennes. Ils entretiennent en réalité un long passé de contacts, fondés sur des insertions différentes dans l'environnement naturel, avec les populations d'agriculteurs et plus rarement d'éleveurs. Des biens sont échangés sous forme de troc : produits agricoles (maïs, manioc, tabac...), fers de haches ou pour les armes, contre viande de chasse, peaux, plantes médicinales ou encore miel dont l'acquisition est partout très prisée.

Mais agriculteurs et éleveurs sédentaires (voire nomades!) considèrent les chasseurs-collecteurs comme des êtres inférieurs. À l'opposé de l'espace agricole ou pastoral, par essence humain et civilisé, celui qu'ils occupent est perçu comme sauvage. Par analogie, ils se voient souvent conférer dans l'imaginaire de leurs voisins un état intermédiaire entre le monde des humains et celui des animaux. Ces représentations n'épargnent d'ailleurs pas les premiers découvreurs européens, ni parfois même les savants. Les Pygmées ont été ainsi considérés jusqu'au XVIII^e siècle comme des pré-hommes!

Forts de cette idéologie de la supériorité, les sédentaires ont toujours essayé de transformer le troc en un assujettissement. Mais les chasseurs-collecteurs ont une arme ultime pour contrecarrer une pression devenue trop forte : la fuite. Le tempérament réellement timide des Pygmées, accompagné d'une docilité par contre largement feinte, ne laisse en rien présager la rupture. Un jour à l'aube, en se rendant au campement pour donner ses instructions, l'agriculteur devenu trop oppressant connaîtra l'éphémère de l'installation : les tisons sont encore rougeoyants mais les huttes sont vides! Les Pygmées ne reviendront plus le voir pour apporter des cuissots d'antilopes et s'approvisionner en sel et en bananes.

Ces réseaux régionaux de troc n'ont jamais vraiment entravé le mode de vie et les valeurs des chasseurs-collecteurs. Avec l'émergence de circuits commerciaux beaucoup plus vastes, comme au XVI^e siècle pour la traite des fourrures du Canada, les chasseurs-collecteurs entrent par contre dans un long parcours jalonné de violences et de déracinements.



Chaman innu battant le tambour sacré.

LES NOMADES DE LA MÉR

Des côtes de Californie aux archipels de Patagonie, des îles sibériennes aux rivages d'Asie du Sud-Est et de l'océan Indien, de nombreux peuples ont, au cours de l'histoire, mené une vie nomade tournée vers la mer.

Sous des climats froids ou tropicaux, ces peuples ont su occuper et exploiter des littoraux aussi différents que les contreforts escarpés des Andes, les dunes sableuses et les récifs coralliens de Madagascar ou encore les mangroves de Thaïlande. À l'image de nombreux nomades, la plupart de ces populations ont aujourd'hui disparu ou ont été assimilées, au prix de leur identité. En Patagonie, les derniers Alakaluf qui parcouraient, à la recherche des colonies de phoques, les immenses fjords balayés par les vents glacés du Pacifique austral sont morts il y a une dizaine d'années. Malgré les pressions et les changements auxquels elles sont confrontées, quelques populations ont pu préserver un mode de vie nomade, comme les Vezo de Madagascar, mais surtout un ensemble de communautés disséminées sur les côtes d'Asie du Sud-Est, de la Birmanie aux Philippines, région de tout temps un grand foyer culturel pour les nomades de la mer. Dans ce monde insulindien, les « gitans des mers », comme on les appelle parfois aussi, ont progressé d'archipels en îles sur des milliers de kilomètres : les Moken de l'archipel des Mergui en Birmanie et en Thaïlande, les Oranq Laut du sud de la mer de Chine en Malaisie et en Indonésie, les Bajau de l'archipel des Sulu à Bornéo et aux Philippines. Ces sociétés, fragmentées en de très nombreux groupes, ne représentent plus aujourd'hui qu'environ 30 000 personnes. Une poignée d'individus certes, mais qui s'efforcent de perpétuer ces valeurs nomades qui trouvèrent, dans la géographie de ce monde de l'insularité par excellence, un remarquable lieu d'épanouissement. Comme pour les nomades continentaux habituellement considérés comme des prédateurs et des « bandits de grand chemin », ces populations ont souvent été assimilées aux redoutables pirates qui ont longtemps écumé ces mers pour s'emparer des richesses du commerce, dont l'un des plus anciens et florissants relia la Chine et l'Inde. Si la piraterie ne leur était pas totalement



Chaque voile vezo porte une marque particulière.

étrangère, les sociétés nomades n'avaient pas en réalité la capacité d'organisation et la force guerrière pour conduire des expéditions d'envergure. Elles subirent plutôt la pression de populations maritimes qui cherchaient à les enrôler dans leurs flottes, armées pour la piraterie par de puissants pouvoirs politiques, comme les sultanats malais au XVI^e siècle. La grande dispersion des nomades, leur préférence pour les petits archipels reculés et leurs pérégrinations le long de côtes souvent rendues inhospitalières par les vases et les dédales de racines aériennes des mangroves s'expliquent en partie par leur fuite de cette domination.

Le bateau, instrument vital pour les nomades et seule composante d'importance dans des cultures matérielles dépouillées, n'a d'ailleurs jamais été pour eux un outil de conquête guerrière ou commerciale. Dans ces sociétés, qui sont égalitaires, où seuls des patriarches exercent une influence prépondérante fondée sur leur expérience et leur sagesse, le bateau sert à se déplacer en quête de subsistances tirées du milieu marin.

LE BATEAU

Dotés d'un dispositif technique limité à quelques matériaux et outils assez simples, les nomades de la mer font preuve de beaucoup d'ingéniosité et d'habileté illustrées

dans la construction des bateaux et la navigation, où ils excellent.

Les Alakaluf fabriquaient des canots avec des planches ou des écorces cousues au moyen de lianes, matériaux qu'ils trouvaient dans les forêts côtières, d'où leur nom d'« Indiens canoeros ». Ces embarcations, propulsées à la rame avec parfois l'appoint d'une peau de phoque pour voile, pouvaient contenir neuf à dix personnes ; un petit feu était entretenu sur un lit de cailloux, de sable et de coquillages. Fragiles mais fuselés et rapides, avec une bonne assise sur l'eau, les canots permettaient de nomadiser dans ce monde hostile de Patagonie, en quête de poissons, de phoques et de crustacés.

Mais c'est chez des populations comme les Vezo, et plus encore les Moken, que le bateau trouve son perfectionnement technique et revêt la dimension sociale qui le particularise chez les nomades. Les embarcations, faites d'une seule pièce de bois avec un flotteur-balancier pour la pirogue vezo, sont à voile. La voile, qui permet de longues traversées, est à ce point fondamentale que les Moken utilisent un même terme pour la désigner et dire « naviguer »... Naviguer, c'est donc faire voile. La fabrication de cette pièce cristallise les savoir-faire raffinés qui permettent aux nomades d'allier archaïsme et performance. Les Vezo confectionnaient les voiles en assemblant des nattes en rameaux de

palmiers, désormais remplacées par les tissus de coton des commerçants indiens. Les Moken, de leur côté, mettaient bout à bout des feuilles de Pandanus, passées au feu pour les aplanir et ligaturées avec du rotin; il fallait une centaine de feuilles pour faire une bonne voile! Mais, depuis une trentaine d'années, les moteurs font tomber cet art subtil en désuétude.

Instrument vital, le bateau ne se réduit pas à un seul bien matériel, un moyen de transport ou de production. Il est bien davantage. Construire son premier bateau, c'est aussi le moment où l'on se marie et où l'on fonde une famille. Le bateau, c'est l'univers social, l'avenir, la vie. Comme la roulotte des Bohémiens, le bateau est souvent la maison. Si les Vezo dressent leurs campements la nuit sur les dunes, en utilisant les voiles comme tentes, les Moken habitent sur leurs embarcations, quand bien même elles sont échouées à marée basse. Long d'une dizaine de mètres et conçu pour la vie quotidienne, le bateau réunit un couple avec ses enfants. La partie arrière, après le mât central, est recouverte d'une toiture en feuilles de Pandanus, sous laquelle on peut dormir et se protéger de la pluie, le centre est occupé par le foyer, l'avant du bateau par les réserves d'eau et une cale abrite les quelques provisions. Traditionnellement, la femme tient la barre, tandis que l'homme manie la voile située à l'avant. Les enfants, nés sous le signe de la mer, participent tôt à la vie à bord et passent le plus clair de leur temps à jouer dans l'eau, devenant vite de remarquables plongeurs et pêcheurs.

Le bateau est ainsi un espace social intimement lié à l'existence des hommes. Dans le mythe fondateur de leur société, recueilli chez les Moken par l'ethnologue Jacques Ivanoff, le bateau est même humanisé et symbolise l'histoire et le destin de ce peuple. Les échancrures à la poupe et à la proue correspondent à « la bouche qui mange et l'arrière qui défèque ». Cette homologie avec le corps humain, dans ses fonctions d'ingestion et de digestion, symbolise l'interdiction faite aux Moken d'accumuler des biens, depuis leur éloignement sur les mers à la suite d'un amour interdit auquel leur ancêtre succomba avec sa jeune belle-sœur. La mobilité, le bateau, l'union de l'homme et de la femme... voilà des forces inextricablement liées et fondamentales dans ces sociétés.

ENTRE TERRE ET MER, AU GRÉ DES MARÉES

S'ils sont bien sûr d'excellents navigateurs, audacieux et doués d'une connaissance raffinée du monde marin et de ses ressources, les nomades ne sont pas, au contraire de ce que l'on pourrait imaginer, des voyageurs au long cours. La haute mer n'est pas leur domaine de prédilection. Les nomades sont plutôt des populations de « l'entre-deux » c'est-à-dire des rivages que la mer découvre et conquiert au gré des marées, les estrans. C'est autour de ces espaces libérés à marée basse et dans les eaux proches du littoral que s'organisent la vie quotidienne et les cycles de nomadisation à bord des bateaux.

Lorsqu'on lève l'ancre au petit matin, en direction de côtes ou d'îles parfois éloignées à plusieurs jours de navigation, c'est en général pour rejoindre de nouveaux estrans. L'épuisement et le renouvellement de leurs ressources conditionnent la mobilité des communautés, tout autant que les migrations des bancs de poissons.

Les estrans, souvent du corail chez les Vezo et les Moken, sont un milieu naturel particulièrement riche et dont l'équilibre écologique est préservé grâce à l'emprise limitée qu'y exercent les nomades. Leurs passages sont épisodiques, les outils adaptés mais rudimentaires et l'objectif n'est jamais de piller pour stocker, commercer et capitaliser.

Hommes et femmes se répartissent les tâches tout au long de journées rythmées par les marées. Un moment essentiel est la marée basse, où tous parcourent à pied les estrans et leurs alentours. Les femmes, accompagnées des plus petits, s'adonnent à la collecte et ramassent une grande variété de produits dont tous raffolent : coquillages, oursins, huîtres, crabes, poulpes, holothuries, vers de sable ou encore cigales de mer. Elles gagnent aussi le haut des plages pour déterrer à l'orée de la forêt des ignames sauvages, nourriture traditionnelle, car d'essence non agricole. Pendant ce temps, les hommes, armés de leur harpon, épient les poissons qui frétilent dans les eaux peu profondes. Au montant, ils poursuivront leur pêche en reprenant la navigation vers de nouveaux estrans; postés à l'avant du bateau, ils lanceront leur trident sur des bancs de poissons, parfois sur un requin mais plus encore sur une tortue, animal dont la chair est très convoitée, la capture prestigieuse et qui oc-

cupe, chez les Moken, une importance sacrée dans le monde symbolique. Les hommes Moken ont aussi l'habitude de plonger pour rechercher en particulier des huîtres perlières et des coquillages, très prisés par les populations continentales qui les obtiennent en échange de riz.

C'est ainsi que Vezo, Moken et autres nomades d'Asie du Sud-Est ne pratiquent traditionnellement aucune sorte de pêche autre que celle au harpon, qui, par l'outil, la technique et la gestuelle, s'apparente en réalité beaucoup plus à une chasse. Chez les Alakaluf de Patagonie, les femmes collectaient à marée basse, plongeant même dans les eaux glacées pour remonter des oursins, et c'est aussi outillés de harpons que les hommes capturaient les poissons et les phoques. De nombreux Moken n'utilisent toujours pas aujourd'hui de filets, de nasses ou d'hameçons, engins de pêche pourtant communs chez les populations malaise, birmane et thaïlandaise qu'ils côtoient depuis des siècles.

Étonnant paradoxe de ces nomades, que l'on imagine naturellement pêcheurs, mais qui se dévoilent être davantage des chasseurs-collecteurs marins.

DES FLOTTILLES AU RYTHME DES SAISONS

Étroitement influencés par la disponibilité des ressources, en particulier celles des estrans, et par le mouvement des marées, les déplacements sont aussi soumis, comme chez tous les nomades, à l'alternance des saisons. Aux différences saisonnières correspondent des variations dans les activités et la dispersion des communautés, avec parfois des phases de relative sédentarité.

Sous le climat austral, les Alakaluf connaissaient deux moments forts, marqués de jours d'abondance et de réjouissances, qui réunissaient les campements parents. Au printemps, lors des expéditions périlleuses qui voyaient les hommes escalader les falaises surplombant à pic le Pacifique pour dénicher les œufs de mouettes follement appréciés. En été, lors des grands déplacements pour chasser les phoques, au moment où les roqueries se regroupent, pour le temps des amours, sur les plages et les rochers.

Profitant des bonnes conditions météorologiques de la saison fraîche de juin à décembre, les Vezo étendent leur aire de nomadisation et se dispersent en faisant voile à



Collecte à marée basse (Vezo).

plusieurs dizaines de milles vers des îlots ou des points de la côte réputés pour la grande richesse de leurs fonds coralliens. Puis, avec le retour des pluies et des cyclones, les pirogues reviennent vers les « plages d'attache » où les familles se rapprochent en installant leurs campements à l'abri des dunes. Le poisson séché est échangé dans les villages de cultivateurs contre du manioc et du maïs, les déplacements pour la pêche sont plus limités et les hommes en profitent pour tailler de nouvelles pirogues dans les forêts voisines. C'est aussi le moment où tous participent aux cérémonies dédiées aux divinités dont dépendent le succès et le bonheur des hommes lorsqu'ils vogueront à nouveau au loin sur la mer nourricière.

Ces cycles saisonniers de dispersion et de rassemblement des flottilles sont particulièrement marqués chez les Moken, où ils se déroulent selon un véritable mouvement pendulaire. En saison sèche, la mobilité est maximale. Les flottilles, chacune constituée d'une petite dizaine de bateaux réunissant de proches parents, se disséminent sur de très vastes espaces jalonnés par plus de 600 îles.

Chaque flottille possède une aire où elle a davantage l'habitude de naviguer et dont ses membres connaissent bien la topographie, les ressources et les points d'eau douce. Puis vient la saison des pluies et de la rude mousson, qui limite la navigation. Cette mosaïque de voiles sur l'océan perd alors de son formidable épanouissement. Les flottilles amorcent un mouvement de repli vers des « îles de résidence » où elles se rassemblent en groupes plus larges selon des liens de parenté. De sommaires maisons sur pilotis sont construites sur les plages, les nomades se fixent pour quelques semaines. Mais sans risque d'oublier leur idéal, car cette sédentarité obligée est le moment où se raffermi la cohésion entre familles éloignées et où se déroulent, comme chez les Vezo, des rituels vitaux.

Au pied des « poteaux aux esprits » qu'ils ont dressés sur les plages, les Moken honorent les génies et les ancêtres protecteurs de leur univers nomade. Renforcés dans leur identité, ils repartiront sous la brise du large et les flottilles s'épanouiront à nouveau parmi les archipels.

LE MAÏS ET LE RIZ

Confinée à l'espace littoral et marin, rythmée par les marées et les saisons, la vie des nomades de la mer n'est pas pour autant autarcique. Pêche, chasse-collecte, mais aussi... échange. Comme chez tous les nomades, des relations très anciennes ont été nouées avec des populations d'agriculteurs, souvent à l'image de celles vécues par des sociétés de chasseurs-collecteurs. Faiblement hiérarchisés, plutôt pacifiques et enclins à des valeurs égalitaires qu'à l'esprit de conquête, les nomades de la mer ont toujours été confrontés à l'hégémonie de leurs voisins. Les Vezo à celles des seigneurs Masikoro, qui cherchaient à les inféoder et aux descendants desquels ils continuent à troquer du poisson contre du maïs, du manioc et des patates douces. Les Moken à celles des anciens empires maritimes et à l'expansion de peuples de riziculteurs également propagateurs de l'islam et du bouddhisme.

Un personnage joue un rôle clef depuis des siècles parmi les Moken : le *taukè*. D'origine malaise, souvent chinoise, parfois aussi indienne aujourd'hui, le *taukè* est le marchand, l'intermédiaire entre les mondes nomade et sédentaire. Chaque flottille a son marchand attiré qui vient, à bord de son bateau, approvisionner les familles en riz, alcool, vêtements et autres biens de consommation auxquels les nomades se sont habitués. En échange, il emportera du poisson, mais surtout des produits à très forte valeur commerciale comme les écailles de tortue, les perles ou encore des coquillages et des holothuriers, dont le tripang que les Chinois convoitaient déjà à l'époque des dynasties Ming. C'est d'ailleurs sous la pression des marchands que les Moken sont devenus de plus en plus plongeurs pour collecter ces richesses. Un peu à l'identique des agriculteurs bantous avec les Pygmées, les *taukès*, tout en donnant un tour familial à ces relations, ont imposé aux nomades les termes d'un échange inégal. Mais aujourd'hui cette dépendance traditionnelle fait figure de moindre mal ! Évitant aux Moken l'emprise directe et permanente du monde extérieur, elle leur a permis d'une certaine manière de préserver leur vie nomade.

Désormais, les Moken, comme les Vezo, voient leurs eaux troublées par la pêche industrielle, leurs plages polluées par le tourisme et leur bien-être décrété par les États...

De nouvelles dominations, bien plus radicales, avec à l'horizon non plus l'océan mais la terre et la sédentarité.

QUEL DEVENIR ?

Une date cruciale pour le devenir des sociétés nomades et de leur environnement est le début de l'expansion coloniale européenne, avec l'arrivée des premiers conquérants sur les territoires amérindiens au XVI^e siècle. Les cinq siècles qui se sont écoulés depuis ont vu un considérable rétrécissement de l'extension géographique de ces sociétés et de leur importance démographique par rapport aux populations sédentaires.

Un grand nombre d'entre elles, victimes de génocides, ont tout simplement disparu physiquement. C'est le cas de sociétés de chasseurs-collecteurs amérindiens et océaniques. D'autres ont connu des transformations radicales de leur mode de vie, conduisant à la perte de leur identité. La mise en esclavage, la déportation, la sédentarisation forcée, le confinement dans des réserves jalonnent d'autant de bornes tragiques l'histoire des nomades durant ces cinq siècles qui ont bouleversé le peuplement du monde et profondément transformé les paysages dans lesquels s'inscrivaient traditionnellement ces sociétés.

De nos jours, ces évolutions s'accompagnent d'une crise écologique majeure, qui touche en particulier les zones arides, forestières, subarctiques ou maritimes qu'occupent les populations nomades.

IDÉOLOGIE CIVILISATRICE, CONTRÔLE ET SÉDENTARISATION

Doit-on rappeler que l'idéologie civilisatrice qui légitime la colonisation occidentale, gage de pacification et de progrès, porte nombre des préjugés dévalorisants des peuples sédentaires à l'égard des nomades ? Le nomadisme est considéré comme un stade archaïque antérieur à la sédentarisation, les chasseurs-collecteurs sont perçus comme des sauvages et les éleveurs relèvent d'un état de barbarie dangereux pour toute civilisation ! La généralisation de l'esclavage dans le Nouveau Monde, bien qu'elle ait souvent échoué auprès des Amérindiens, est la manifestation la plus évidente de cette vision hiérarchisante et discriminatoire.

Les politiques de fixation, sédentarisation ou mise en « réserves », souvent la règle à l'égard des nomades qu'il faut contrôler et toujours d'actualité dans le cadre des États-nations contemporains, ont donc des racines très anciennes. Elles s'exercent aussi bien au XIX^e siècle sur les Indiens d'Amérique du Nord que sur les populations pastorales tribales du Proche-Orient sous tutelle ottomane, ou d'Algérie colonisée par la France. Ces politiques ont été parfois coercitives, comme en Mongolie, en Iran ou en Égypte ; elles ont été aussi incitatives, en attribuant terres agricoles et prêts aux Bédouins de Tunisie, par exemple. Elles peuvent également profiter, pour s'accélérer, de périodes de sécheresse et d'appauvrissement auxquelles sont confrontées les populations nomades, la sédentarisation étant alors prônée comme la seule réponse possible au nomadisme en crise. Il en est ainsi en Afrique sahélienne, où le pourcentage de nomades dans la population globale est passé en Mauritanie, par exemple, de 70 % en 1965 à 10 % environ actuellement. Deux mille Moken vivent encore sur des bateaux, trois mille sont sédentarisés. La sédentarisation imposée à l'époque soviétique a amené les Évènes à se fixer massivement ; seuls deux mille d'entre eux, sur un total de dix mille, continuent à pratiquer le cycle traditionnel de l'élevage du renne, qui impliquait une dispersion maximale en hiver et des regroupements estivaux.

Lorsque les populations nomades peuvent poursuivre leur mode de vie, l'instauration de frontières nationales et le contrôle politique et militaire de ces populations ont fait disparaître une partie de leur dynamisme. Et elles se retrouvent souvent aujourd'hui tels des étrangers sur les restes de leurs territoires de plus en plus ouverts à de nouveaux pionniers et à de nouveaux enjeux économiques.

DES ENVIRONNEMENTS MENACÉS

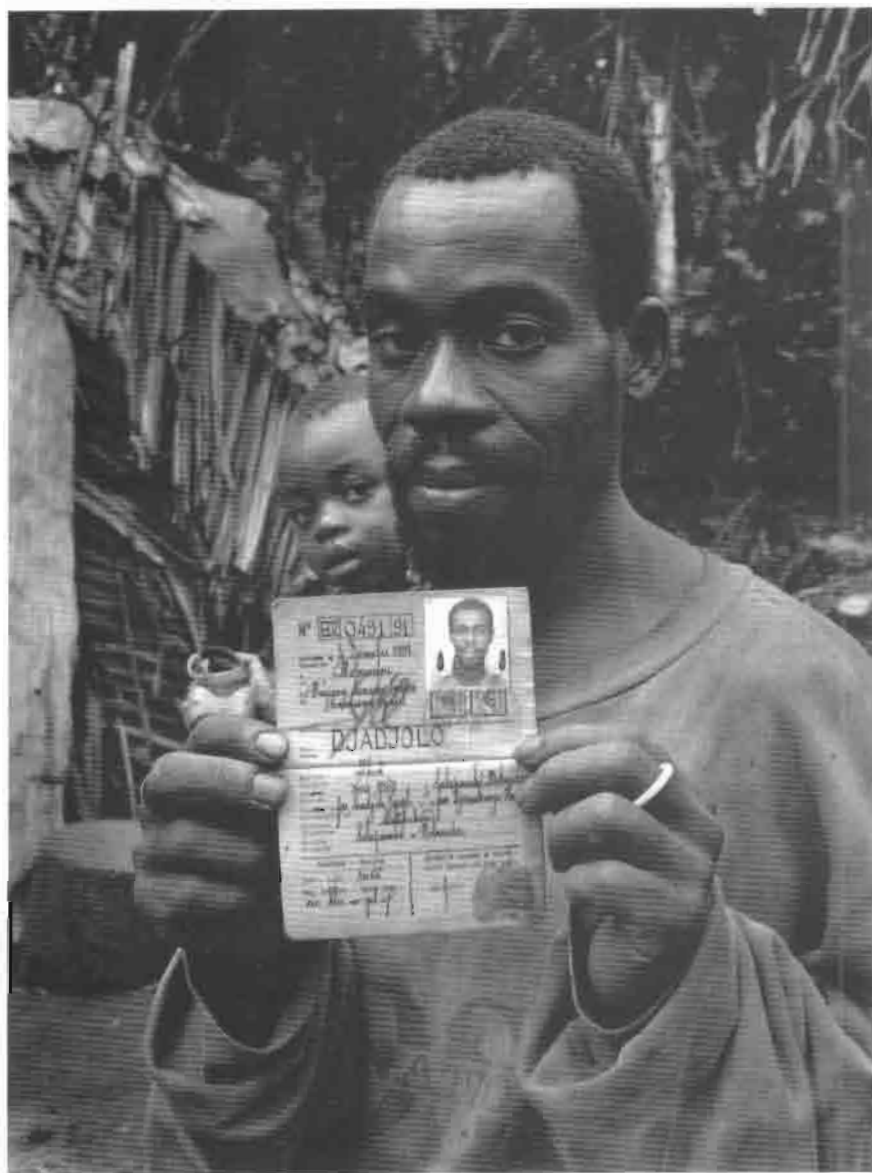
Désormais, aucune société nomade et aucun de leurs milieux n'échappent aux normes de rentabilité et à l'hégémonie des sociétés industrielles. Les pasteurs sont poussés à intensifier et à spécialiser l'élevage pour le marché de la viande, des produits laitiers ou de la laine. De nouvelles formes d'exploitation gagnent l'espace pastoral, avec les ranchs, les coopératives, la mécanisation des moyens de transport et les aménagements hydrauliques.

Dans ces conditions, l'équilibre écologique souvent précaire est rompu et les communautés nomades, désorganisées, sont affaiblies dans leurs efforts pour surmonter les sécheresses ou les épidémies des troupeaux. Les territoires des chasseurs-collecteurs d'Australie ou d'Amérique ont aussi été voués en partie à ce même mode d'économie pastorale. Quant aux aires maritimes des nomades de la mer, elles sont investies par la pêche industrielle. Sous la pression du marché, les Moken et les Vezo eux-mêmes adoptent les filets pour augmenter les prises et vendre le poisson. De nouvelles activités, considérées comme plus productives et plus rentables, sont aussi largement introduites dans les aires nomades. L'agriculture commerciale du coton, du café ou du cacao gagne les savanes et les forêts. Les Pygmées deviennent une main-d'œuvre bon marché employée sur les plantations. Mais les forêts sont aussi vouées à l'intensification de l'industrie du bois. Au Cameroun, 50 % d'entre elles ont été exploitées, aux Philippines leur surface est passée de 62 % en 1950 à 22 % du territoire national en 1990. L'exploitation minière, pétrolière et industrielle a un lourd impact social et des effets polluants dont on commence seulement à dresser aujourd'hui le bilan, en Alaska, au Canada, au Brésil, en Sibérie, comme au Proche et au Moyen-Orient, ou encore au Nigeria.

La productivité et la rentabilité accrues de ces nouveaux modes d'exploitation des écosystèmes se réalisent le plus souvent au prix de leur appauvrissement, du recul de leur biodiversité et parfois même de leurs possibilités de renouvellement. La disparition des mers intérieures sibériennes ou la désertification des zones arides sont là pour attester des périls.

LES NOMADES AUJOURD'HUI : UNE SITUATION CRITIQUE

À côté des conséquences les plus radicales qu'ont eues ces évolutions sur les populations nomades – extermination, disparition du fait de nouvelles maladies ou de la raréfaction des ressources –, conséquences encore parfois d'actualité comme en Amazonie, d'autres effets sont plus différés. Partout progressent les politiques de sédentarisation, les stratégies d'intégration économique, politique et culturelle, voire plus clairement d'assimilation souvent accélérée par



Pygmée et... citoyen.

la scolarisation, qui conduisent à des pertes d'identité de ces populations. Leurs valeurs et liens sociaux sont sapés, les pratiques qui les associaient à l'environnement sont progressivement abandonnées.

Dans des contextes de crise politique comme au Soudan méridional, ou alimentaire comme au Sahel et en Somalie, la perte des savoirs ancestraux et des solidarités traditionnelles, la sédentarisation ou la marginalisation territoriale condamnent même les nomades à la paupérisation, voire à la « clochardisation » dans les périphéries des villes ou dans les camps de réfugiés. Nombre de nomades deviennent ainsi des assistés, ou ailleurs des objets de folklore pour le tourisme, avec des conséquences tragiques pour l'équilibre social et mental de communautés éclatées. Ces déracinements signifient montée de l'individualisme et des conflits, alcoolisme, maladies et parfois habitude du suicide,

comme dans les réserves indiennes d'Amérique du Nord.

Des conflits, aux dimensions nationales et souvent internationales, projettent aussi les derniers nomades dans des situations de guerre et d'insécurité qui, du Sahara à l'Asie centrale en passant par le Yémen et l'Afghanistan, achèvent de déstructurer leurs économies et de ruiner leur environnement.

Indépendamment de la sauvegarde de peuples et de cultures particulièrement riches et originales, le devenir des sociétés nomades soulève l'enjeu de la préservation, à l'échelle mondiale, d'espaces extrêmement vastes. Ces sociétés présentent des systèmes d'exploitation particulièrement adaptés aux contraintes environnementales tout en étant compatibles avec des évolutions.

Il ne faut pas non plus négliger l'intérêt de ces systèmes de production pour les équi-

libres économiques régionaux et nationaux, ainsi que pour la sécurité alimentaire d'un monde où 3 milliards d'humains souffrent aujourd'hui de la faim et de la malnutrition.

SOCIÉTÉS NOMADES ET DÉVELOPPEMENT DURABLE

Aujourd'hui, sur une planète où, du nord au sud et d'est en ouest, les interdépendances sont devenues évidentes, les hommes sont confrontés à des gaspillages et des déséquilibres qui risquent d'hypothéquer les besoins vitaux des générations futures. Les activités humaines font subir à l'environnement mondial des dégâts graves et peut-être irréparables. Cette dégradation de l'environnement est étroitement liée aux modèles de développement et aux politiques économiques promus depuis des décennies par les pays industrialisés. Occupant traditionnellement quelques-unes des zones les plus fragiles de l'œcoumène, les populations nomades sont à la fois les premières victimes de ces évolutions et les derniers témoins d'un ordre somme toute plus harmonieux.

Dès à présent s'impose de plus en plus clairement la nécessité d'une redéfinition des stratégies de croissance et de développement, remise en question aux incidences technique, économique, mais aussi philosophique et culturelle.

L'aggravation, dans les années à venir, des périls qui touchent les sociétés nomades serait certainement un indice annonçant l'échec de la prise de conscience pour un « développement durable », célébrée par la communauté internationale lors du Sommet de la Terre, à Rio de Janeiro en 1992.

Les sociétés nomades en effet, pourtant en proie à l'avancée des technologies modernes et à des changements qui mettent en péril leurs modes d'existence, nous offrent encore aujourd'hui des potentialités où la nature n'est pas seulement perçue par l'homme comme un simple gisement extérieur à exploiter, mais comme un même univers dont on dépend et que l'on respecte.

Au cœur des crises où s'entrechoquent productivité, essor technologique et pénuries, les sociétés nomades peuvent nous délivrer des enseignements d'une grande actualité, éclairants pour l'avenir et la recherche d'une réconciliation de l'homme et de son environnement. Saurons-nous, à l'aube du XXI^e siècle, percevoir leur message? ■

Quelques sources et conseils bibliographiques

« États et sociétés nomades » (Bourgeot A. et Guillaume H., eds.), *Politique africaine*, n° 34, Paris, Karthala, 1989.

Herders, Warriors and Traders-Pastoralism in Africa (Galaty J. et Bonte P., eds.), Boulder et Oxford, Westview Press, 1991.

Hunters and Gatherers : History, Evolution and Social Change (Ingold T., Riches D. and Woodburn J., eds.), Oxford, Berg, 1988.

Innu. À la rencontre des Montagnais du Québec-Labrador (Silberstein J.), Paris, Albin Michel, 1998.

Les Vezo du Sud-Ouest de Madagascar (Koechlin B.), Paris-La Haye, EPHE-Mouton, 1975.

« Moken. Des ignames au riz » (Ivanoff J.), *Études rurales*, n° 120, Paris, 1990.

Mongolie. Nomades et commissaires (Lattimore O.), Paris, Le Seuil, 1966.

Man the Hunter (Lee R.B. and De Vore I., eds.), Chicago, Albine Publishing Company, 1968.

Nomads and the Outside World (Khazanov A.M.), Cambridge, Cambridge University Press, 1984.

Production pastorale et Société (édité par le Groupe Écologie et Anthropologie des sociétés pastorales), Cambridge-Paris, Cambridge University Press et Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1979.

Pygmées Aka. Peuple et musique (Arom S., Bahuchet S., Guillaume H., et al.), CD-Rom Mac-PC, Paris, Montparnasse Multimedia-CNRS-Ortsom, 1998.

« Sociétés pastorales et développement » (Bernus E. et Pouillon F. eds.), *Cahier des sciences humaines*, vol. 26, n° 1-2, Paris, Ortsom, 1990.

Steppes d'Arabie-États, pasteurs, agriculteurs et commerçants : le devenir des zones sèches (Bocco R., Jaubert R., Métral F., eds.), PUF et Cahiers de l'IUED, Genève, 1993.

« Terre indienne », *Autrement*, série « Monde », n° 54, Paris, 1991.

The Sea Nomads. A Study of the Maritime Boat People of Southeast Asia (Sopher D.E.), Singapour, Lim Bian Han, National Museum, 1965.

« Touaregs. Voix solitaires sous l'horizon confisqué » (sous la direction de Claudot-Hawad H. et Hawad), *Ethnies 20-21 Documents*, Paris, 1996.

Bonte P., Guillaume Henri. (1998).

Les nomades.

In : Zecchin F., Bonte P. (collab.), Guillaume Henri (collab.).
Nomades. Paris : La Martinière, p. 216-237.

ISBN 2-7324-2421-8